UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

238 n.

Collection Guillaume

THÉATRE

ALPHONSE DAUDET

L'Obstacle

Pièce en 4 Actes

PARIS
LIBRAIRIE MARPON ET FLAMMARION
E. FLAMMARION, Succr
26, RUE RACINE, 26

Tous droits réservés

16491
5/10/91
PQ
2216
O3
1891

192

L'Obstacle

192

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

25 exemplaires sur papier du Japon et 10 exemplaires sur Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

238

Collection Guillaume

THÉATRE

ALPHONSE DAUDET

L'Obstacle

Pièce en 4 Actes

Illustrations
DE BIELER, GAMBARD, MAFOLD ET MONTEGUT

PARIS
LIBRAIRIE MARPON ET FLAMMARION
E. FLAMMARION, Succr
26, RUE RACINE, 26

Tous droits réservés

A

VICTOR KONING

Cette pièce a été représentée pour la première fois

au Théâtre du Gymnase le 27 décembre 1890.

PERSONNAGES

HORNUS (60 ans)	MM.	*Lafontaine.*
DIDIER D'ALEIN (26 ans)		*R. Duflos.*
LE CONSEILLER (37 ans)		*Paul Plan.*
SAUTECŒUR		*Léon Noël.*
COFFINEAU, garçon d'hôtel		*Torin.*
MARQUISE D'ALEIN (50 ans)	Mmes	*Pasca.*
MADELEINE DE RÉMONDY (20 ans)		*Raphaële Sisos.*
ESTELLE (40 ans)		*Desclauzas.*
NOËLIE (22 ans)		*Darlaud.*
LA SUPÉRIEURE		*Guertet.*
MAGUELONNE		*Lécuyer.*
UNE SŒUR TOURIÈRE		*Renart.*

S'adresser, pour la mise en scène, à M. CH. MASSET *régisseur général du Gymnase*

La Musique de l'aubade et du petit cantique est de M. RYNALDO HAHN. — On la trouve à la librairie HARTMANN, 20, rue Daunou.

ACTE PREMIER

A NICE

Un après-midi de dimanche pendant le carnaval. Le salon de l'appartement qu'occupe la Marquise d'Alein au rez-de-chaussée de l'hôtel Bellevue, sur la promenade des Anglais. Dans le fond, balcon de pierre et véranda fleurie à laquelle on arrive par deux marches dans toute la largeur du salon. De grands stores baissés pendant la première partie de l'acte cachent le splendide horizon. Porte à droite, au fond, donnant sur la chambre de la Marquise. A gauche, premier plan, porte d'entrée.

Quand le rideau se lève, Coffineau, le garçon d'hôtel, est en train d'installer un lunch sur une table au premier plan. Impression de fraîcheur et de demi-jour, en contraste avec l'éclatante lumière qu'on devine au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

MAGUELONNE, COFFINEAU.

MAGUELONNE, *coiffure provinciale, assise et regardant Coffineau avec stupéfaction.*

— Bonne mère des anges! monsieur Coffineau, en voilà des événements... et c'est vrai, tout ça?

COFFINEAU, *geste majestueux et imbécile, tout en disposant son lunch.*

— Vrai comme l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.*

MAGUELONNE, *effarée.*

— L'histoire du.... Qu'est-ce que c'est donc encore que cette affaire-là?

COFFINEAU.

— Quelque chose de magnifique à lire, mademoiselle Maguelonne, et qui figure dans la bibliothèque de l'hôtel. Vingt-quatre volumes de cette dimension!... Si le cœur vous en dit, pendant votre séjour à Nice....

MAGUELONNE.

— Mille fois aimable, monsieur Coffineau.

COFFINEAU.

— Mais de rien, de rien, mon enfant.... vous êtes si gentille sous ce petit bonnet.... Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour vous? (*Il se rapproche.*) C'est de Montpellier, ce genre de coiffure?

MAGUELONNE, *l'écartant sans avoir l'air.*

— Oui, c'est de Montpellier. Mais, préparez donc votre lunch.

COFFINEAU.

— Oh! rien ne presse. La cavalcade ne sera guère ici que vers quatre heures.... Est-ce que vous viendrez voir ça avec vos dames?

MAGUELONNE, *souriant.*

— Non, la marquise ne m'a pas invitée, et comme nos fenêtres sont à l'autre bout de l'hôtel....

COFFINEAU.

— Hé bien! moi je vous invite..., pas ici..., mais dans un coin du jardin où nous serons très bien pour tout voir, tout....

MAGUELONNE, *minaudant.*

— Je ne suis pas si curieuse.

COFFINEAU.

— Vraiment? Et gourmande...? Êtes-vous gourmande? (*Lui offrant du raisin.*) Voyons, une grappe de muscat?

MAGUELONNE, *regard vers le fond.*

— Oh! non, si on venait....

COFFINEAU.

— Laissez donc; la marquise fait sa sieste.

MAGUELONNE.

— Mâtin! le beau muscat....

COFFINEAU.

— Mordez là-dedans, qu'on voie vos jolies quenottes.

MAGUELONNE, *grappillant.*

— Et autrement, ça s'appelait, cet endroit que vous disiez?

COFFINEAU, *attaquant la grappe de l'autre côté.*

— Il est bon, hein?

MAGUELONNE.

— Du vrai sucre.

COFFINEAU, *la bouche pleine.*

— Quel endroit?

MAGUELONNE.

— Ce château où la marquise a vécu si longtemps enfermée avec son mari.

COFFINEAU.

— Et vous dites que vous n'êtes pas curieuse?

MAGUELONNE.

— Oh! ce n'est pas pour moi..., c'est pour ma maîtresse et sa cousine, que cette histoire amusera joliment.

COFFINEAU.

— Ça s'appelait Viry..., le château de Viry-sur-Seine.

MAGUELONNE, *s'entrant le nom syllabe par syllabe.*

— Viry-sur-Seine!

COFFINEAU.

— Il y avait une longue charmille en terrasse au bord de l'eau. C'est là qu'ils marchaient des heures, des journées, toujours dans la même allée, et tous deux seuls, car la marquise ne voulait le secours de personne pour garder et soigner son malade.

MAGUELONNE.

— Est-ce qu'il était méchant? C'est qu'un homme dans cet état-là....

COFFINEAU.

— Pas méchant si vous voulez; seulement l'air sournois et ne disant pas deux paroles dans un jour.... et puis, est-ce qu'on savait, une fois dans leur chambre....

MAGUELONNE.

— C'est vrai que dans les chambres on ne sait jamais.... (*Elle rit.*)

COFFINEAU, *riant.*

— Voyez-vous ces petits bonnets de Montpellier.... Hé bien, où allez-vous donc?

MAGUELONNE, *qui s'est levée.*

— Il faut que je remonte, ces dames vont rentrer.

COFFINEAU.

— Point du tout..., vos dames sont à vêpres, n'est-ce pas? Alors vous avez le temps..., il y a un sermon du père... comment donc?... ce fameux capucin qui vient prêcher tous les carnavals à Nice.

MAGUELONNE.

— Ça ne fait rien, je me sauve. (*Elle gagne la porte.*)

COFFINEAU, *la retenant par la taille.*

— Et la fin de mon histoire, vous ne voulez pas la savoir?

(*La porte s'ouvre violemment.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, HORNUS, *tout gris, barbe, cheveux et vêtement.*

HORNUS, *regardant le panneau supérieur de la porte ouverte en dedans.*

— C'est bien le numéro deux, ici? Je ne me trompe pas?

COFFINEAU.

— Parfaitement. Monsieur désire?

MAGUELONNE, *déjà dans le corridor et d'une voix de malice.*

— A revoir, monsieur Coffineau.

COFFINEAU.

— Mais attendez donc. J'ai quelque chose à vous dire.... (*Il s'élance derrière elle.*)

HORNUS, *l'arrêtant par le bras et lui faisant faire demi-tour.*

— Permettez, jeune homme... d'abord cette carte à la marquise d'Alein.... Vous êtes à son service, je suppose?

COFFINEAU.

— Non, monsieur... seulement garçon de l'étage, en train d'installer une collation dans l'appartement de Mme la Marquise. (*Il montre la table.*) Tout de même si monsieur veut me donner sa carte....

HORNUS, *tendant sa carte.*

— Voilà.

COFFINEAU, *fait un pas en remontant puis s'arrête après avoir regardé la carte.*

— Oh! mais monsieur est une vieille connaissance pour moi.... M. Hornus, l'ancien précepteur du petit Didier.... Jusqu'à la mort du Marquis vous veniez au château une ou deux fois par an avec votre élève.... Monsieur ne me remet pas? (*Il se campe.*)

HORNUS.

— Ma foi, non.

COFFINEAU.

— Mon père était passeur à Viry-sur-Seine... Coffineau!

HORNUS.

— Ah! (*A part.*) C'est étonnant comme il y a des noms qui ne vous rappellent rien. (*Haut.*) Et vous êtes à l'hôtel Bellevue depuis longtemps?

COFFINEAU.

— Dame! oui. Vous comprenez, ce métier de passeur ça n'avait pas d'avenir... c'est égal! faut que j'aie rudement changé. Voilà

déjà monsieur qui ne me remettait pas; et depuis deux jours que Mme la Marquise est descendue à l'hôtel, j'ai beau me planter devant elle, me mettre dans son œil de toutes les façons....

HORNUS.

— Hé bien! si elle ne te reconnaît pas, inutile d'insister, va, mon garçon. C'était un mauvais temps pour elle, ce temps de Viry; et rien de ce qui le lui rappelle ne saurait lui faire bien plaisir.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA MARQUISE, *au fond, entr'ouvrant la porte de sa chambre.*

LA MARQUISE.

— Mais qui est là donc?... J'entends jaboter depuis une heure.... (*Apercevant Hornus et venant vers lui la main tendue.*) Hornus! ah! enfin.... Il faut venir à Nice pour vous avoir. (*Elle lui serre la main avec effusion.*)

COFFINEAU, *à demi-voix à la Marquise.*

— Madame a vu?... tout est prêt.

LA MARQUISE.

— Quoi donc?

COFFINEAU.

— Le lunch, le petit lunch que Madame la Marquise... m'avait dit....

LA MARQUISE.

— Oui, oui, allez.... (*Il se campe.*) Allez!

COFFINEAU, *à part, vexé de ne pas être reconnu.*

— C'est un peu fort d'être changé comme ça! (*Il sort.*)

SCÈNE IV

HORNUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

— On vous retrouve enfin, méchant homme.

HORNUS, *souriant.*

— Oui, vous avez raison, un méchant homme, un vieux égoïste. C'est un peu votre faute aussi, madame : Didier et vous m'avez trop gâté.... Je suis trop bien dans mon creux de rocher... mon bateau, mes livres, le sentiment que ma tâche est finie....

La Marquise, *rayonnante.*

— Et bien finie, mon cher Hornus. Je vous dois l'enfant le plus charmant, le plus noble, solide de cœur et d'esprit.... Vingt-six ans, mon ami!... Vingt-six ans, et pas un trouble, rien... pas une incertitude dans le regard, dans la pensée.... (*Baissant la voix.*) C'est-à-dire que je commence à n'avoir plus peur.

Hornus.

— Peur! Et de quoi pouviez-vous avoir peur?

La Marquise.

— Oh! je sais, je sais, nous n'avons jamais eu les mêmes idées là-dessus. Mais ç'a été l'épouvante de ma vie, cette hérédité du mal paternel.

Hornus.

— Pourtant, madame....

La Marquise.

— J'y ai tout sacrifié à cette terreur-là, jusqu'à laisser mon enfant grandir loin de

moi, à vous le donner pendant dix ans, pour lui épargner tout contact, toute impression dangereuse; si bien qu'aujourd'hui encore, il ignore quelle était la maladie de son père et qu'il ne la connaîtra jamais....

HORNUS.

— Précautions exagérées selon moi; mais peut-être avez-vous eu raison.... les mères ont toujours raison.

LA MARQUISE.

— Maintenant, laissons le passé, laissons le noir, soyons tout à l'ivresse de nos fiançailles, car, ainsi que vous disait ma lettre, Didier va se marier. Nous sommes venus à Nice en partie de plaisir avec la jeune fille et ses parents. Les distractions sont rares à Montpellier.

HORNUS, *souriant.*

— En effet.

LA MARQUISE.

— Le carnaval de la mer bleue a séduit nos jeunes gens; moi, j'y ai vu surtout le

voisinage de mon cher Hornus, l'occasion de lui montrer notre petite fiancée et de le consulter sur un point de conscience... voici : je n'ai parlé de rien à la famille, ai-je mal fait?

HORNUS.

— Mais non... certainement.... Que vouliez-vous dire, puisqu'il n'y a rien?... Voyons, les dates sont là, madame....

LA MARQUISE.

— Oui, sans doute....

HORNUS.

— Et d'abord, c'était apprendre à votre enfant ce que vous voulez lui cacher.

LA MARQUISE.

— Justement....

HORNUS.

— Sans compter que la province est toujours en méfiance contre ce qui lui vient de Paris et qu'il n'en fallait pas plus pour faire manquer le mariage.

La Marquise.

— Ah! mon Dieu! mon pauvre petit!... qu'est-ce qu'il deviendrait?

Hornus.

— C'est donc le grand amour, une de ces passions....

La Marquise.

— Ah! mon ami.

Hornus.

— Ainsi... ces choses-là existent encore.... *Spirat adhuc amor!*

La Marquise.

— Quoi donc?

Hornus, *souriant, un peu confus.*

— Pardon, madame, un vieux fond de cuistrerie qui remonte.... De Montpellier. n'est-ce pas, la jeune fille?

La Marquise.

— Oui. Vous savez qu'en sortant de l'armée, Didier m'était revenu avec des idées de grande culture. Le Midi le tentait, le Midi de son maître.... Et moi, mon mari mort, Viry

vendu, j'étais ravie de tout ce qui pouvait nous dépayser, nous éloigner de nos anciennes tristesses.... J'achetai donc le domaine de Colombières, et c'est dans une propriété voisine de la nôtre qu'il a rencontré Mlle de Rémondy.

HORNUS.

— Rémondy? j'ai connu des magistrats de ce nom, pendant que j'habitais Montpellier.

LA MARQUISE.

— En effet, le cousin, le tuteur. — car Madeleine n'a plus de parents depuis longtemps. — est conseiller à la Cour d'appel. Un homme du monde, encore jeune....

HORNUS.

— Jeune... et il n'épouse pas sa pupille?... il manque à sa tradition de tuteur.

LA MARQUISE, *souriant.*

— Il était marié... il vient même de perdre sa femme récemment, c'est ce qui a prolongé nos fiançailles.... Nous avons encore la sœur, Mlle Estelle, une bonne grosse fille

de quarante ans qui n'a pas trouvé de Némorin, poupine, dévote, gourmande, en perpétuel ronron d'admiration devant le « Conseiller mon frère ».

HORNUS.

— Et la jeune personne?

LA MARQUISE.

— Charmante, musicienne, pas province du tout, pas trop Parisienne non plus, de leur affreux Paris-New-York... élevée chez les Dames Bleues....

HORNUS.

— Le couvent de l'aristocratie, diable!

LA MARQUISE.

— Une vraie jeune fille, et qui garde bien le mystère de la femme qu'elle sera demain

HORNUS.

— Enfin, elle l'aime?

LA MARQUISE.

— Plus discrètement que lui, à coup sûr; une vraie jeune fille, je vous dis.... Je peux cependant affirmer une chose : c'est que,

très entourée, très recherchée pour sa bonne grâce et sa belle fortune, elle a préféré mon fils.

HORNUS.

— C'est déjà une preuve de goût.

LA MARQUISE.

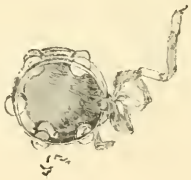
Du reste, vous allez la voir; ces dames vont venir en sortant de vêpres.

HORNUS.

— Didier est à vêpres, lui aussi?

LA MARQUISE, *souriant*.

— Non... il n'en est pas encore là... il est même en pleine distraction mondaine, une cavalcade organisée par des officiers de son ancien régiment.... Tout à l'heure ils défileront sous nos fenêtres.... l'occasion, j'imagine, de se montrer à sa future dans un joli costume de carnaval.



SCÈNE V

LES MÊMES, ESTELLE, MADELEINE, LE CONSEILLER.

ESTELLE, *entr'ouvrant la porte sans entrer, modes départementales, pointe d'accent local parisianisé, elle dit « Montpeyer, « une chase, capucéïn. »*

— C'est nous.... Le temps de quitter nos chapeaux et nous redescendons.

La Marquise.

— Et ce sermon?

Estelle.

— Superbe!... Ce capucin, ce capucin, non!... par exemple, on mourait de chaud.

La Marquise.

— Alors avalez vite un sorbet en passant.

Estelle, *entrant et regardant la table servie.*

— Dieu! que de bonnes choses: c'est trop tentant, vous permettez?
(*Elle se verse un verre d'orangeade.*)

La Marquise.

— Entrez donc, Madeleine, c'est M. Hornus.

Madeleine, *entrant.*

— Ah! M. Hornus est arrivé? (*Lui tendant la main.*) Didier m'a bien souvent parlé de vous, monsieur.

Hornus, *s'inclinant.*

— Mademoiselle....

LE CONSEILLER, *qui s'est approché, froid et hautain.*

— Monsieur est sans doute l'ancien précepteur....

LA MARQUISE.

— Un ami, un fidèle ami. (*Les présentant.*) Monsieur Hornus, monsieur de Castillan.

(*Les deux hommes se saluent.*)

ESTELLE, *s'approchant, un sorbet à la main.*

— Ah! monsieur, mon compliment. Votre élève vous fait le plus grand honneur.... Comme disait le Conseiller mon frère....

LE CONSEILLER, *la coupant, d'un ton sec.*

— Restez-vous là, ma chère? moi je remonte.

ESTELLE, *troublée.*

— Mais moi aussi, moi aussi. Mon chapeau m'étouffe. (*A Madeleine.*) Et vous, mon enfant?

MADELEINE, *se débarrassant de sa coiffure.*

— Mais le voici quitté, mon chapeau. Tenez, cousin, emportez ça.... J'ai trop peur

que la cavalcade arrive pendant mon absence. (*Elle donne son chapeau au Conseiller, puis se ravisant.*) Ah! mon Dieu! et moi qui oubliais.... Attendez, cousin.... (*A la Marquise.*) Figurez-vous, madame, j'ai commis une indiscrétion.... Vous savez, cette jolie jeune fille qui mange à table d'hôte en face de nous avec son père?

ESTELLE.

— Hé! pardi! les Mérès de Montpeyer....

LA MARQUISE.

— Eh bien, cette jeune fille....

MADELEINE.

— ... m'a priée de vous demander une place... (*montrant le balcon*) pour voir le défilé....

LA MARQUISE.

— Accordé.... Et pour le père aussi.

MADELEINE.

— Oh! non, le père est un sauvage qui ne voit personne.

La Marquise.

— Bien, mon enfant; prévenez votre amie.

Madeleine, *au Conseiller.*

— Vous entendez, cousin.... Les Mérès, au 24, le même étage que nous. Mlle Noëlie descendra avec cousine Estelle, (*railleuse*) puisque votre dignité ne vous permet pas....

Le Conseiller.

— Oui, j'avoue que ce genre de mascarade ne m'amuse guère, et je m'étonne même qu'un garçon sérieux comme Didier....

Estelle.

— Je suis un peu de l'avis de mon frère.

Madeleine.

— Mais c'est pour les pauvres, il ne pouvait guère refuser....

La Marquise.

— Puis, c'est tout son ancien régiment.

Hornus.

— Et enfin quand on a vingt-six ans, il faut les faire sonner, monsieur de Castillan !

Le Conseiller, *s'inclinant.*

— Chacun sa façon de voir.

Madeleine.

— Hé! l'homme rigide, prenez garde, vous allez écraser mes plumes.

Le Conseiller.

— Ne craignez rien, petite cousine, tout ce qui vient de vous m'est trop précieux....

Hornus, *entre ses dents.*

— Hum! hum! bien galantin, le chat fourré....

SCÈNE VI

LA MARQUISE, MADELEINE, HORNUS.

MADELEINE. *à la Marquise.*

— Elle est charmante, Noëlie Mérès, vous verrez.

LA MARQUISE.

— Un peu bavarde, il m'a paru.... A table la langue lui va comme un battant de moulin.

MADELEINE.

— Elle parle pour deux, son père ne dit jamais rien. Et puis elle est comme moi, elle va se marier... et elle est si contente, si contente..., ça la grise!

HORNUS, *avec un bon sourire.*

— Et vous, mademoiselle, êtes-vous contente?

MADELEINE.

— Oh! oui, mais je suis moins expansive.

LA MARQUISE.

— Vous êtes née pourtant au pays du soleil comme notre ami Hornus....

MADELEINE.

— Alors, c'est que je porte mon Midi en dedans.

LA MARQUISE, *souriant.*

— On dit que c'est le plus terrible, ce Midi-là, mignonne.

MADELEINE.

— Bien possible. (*Vivement, en remontant*

vers le fond.) Si nous ouvrions le store, voulez-vous, madame? On entend déjà des cris, de la musique.

La Marquise.

— Oh! c'est encore loin, ma chère.... Pensez, il faut qu'ils s'arrêtent à la préfecture, chez le général....

Madeleine.

— C'est vrai, nous avons le temps....

La Marquise.

— Allons, venez ici qu'on vous voie.... Je ne vous ai jamais.... Elle est pourtant un peu à moi, cette grande fille... tout le monde me la prend.

(*Elle la fait s'asseoir tout près d'elle, tendrement.*)

Hornus.

— Mademoiselle Madeleine, est-ce toujours la mère Sainte-Marie qui est supérieure aux Dames-Bleues?

Madeleine, *se levant, très étonnée.*

— Toujours, monsieur Hornus.

La Marquise, *jouant le dépit.*

— Là, quand je le disais... je ne peux pas l'avoir une minute.

Madeleine, *souriant.*

— Oh! pardon, mais c'est si extraordinaire que M. Hornus connaisse mon couvent....

Hornus.

— Dans tous les coins, depuis la cour des Grandes, la cour Sainte-Cécile, jusqu'au vieux cloître où il y avait de mon temps un parterre de roses.

Madeleine.

— Il y est encore... mais comment?

Hornus, *déclamant.*

— Saluez un ancien inspecteur des écoles.

La Marquise.

— Et le dévouement d'un ami qui a sacrifié tout son avenir à l'éducation de Didier.

Hornus

— J'ai été bien récompensé, madame.

La Marquise.

— Pas assez, mon cher Hornus, pas assez.

Madeleine.

— C'est drôle que je ne vous aie jamais vu.

Hornus.

— Parce que je suis très vieux, mon enfant, presque aussi vieux que le plus vieil arceau du vieux cloître....

Madeleine.

— J'y suis pourtant entrée toute petite aux Dames-Bleues et n'en suis sortie que l'an dernier. Oh! mon cher couvent.... Avec ses fêtes toutes fleuries, les guimpes blanches de nos mères, où s'abritaient toutes nos peines d'enfants, ç'a été ma vraie famille; et encore aujourd'hui, si j'avais un grand chagrin, il me semble que je courrais là tout de suite.

La Marquise, *lui prenant la main.*

— Méchante! Mais vous aurez une famille, maintenant....

MADELEINE.

— Oh! je le sais bien, madame.

LA MARQUISE.

— Madame?... Il y a des jours où vous m'appelez maman....

MADELEINE.

— Pardonnez-moi... c'est un mot dont je n'avais pas l'habitude, avant vous, mais je m'y ferai....

(*Elle l'embrasse.*)

HORNUS, *bas, sourire ému.*

— Gentille!

(*On frappe.*)

LA MARQUISE.

— Entrez.

SCÈNE VII

LES MÊMES, NOËLIE.

MADELEINE, *allant au-devant de la jeune fille.*

— Bonjour. (*L'amenant vers la marquise.*) Mlle Noëlie Mérès.

NOËLIE.

— Je m'excuse, madame.

LA MARQUISE.

— Ne vous excusez pas, mon enfant, je

suis ravie de ce double plaisir que je puis donner à ma chère fille et à vous.

MADELEINE, *regardant vers l'entrée.*

— Et cousine Estelle?... Elle ne descend pas?

NOËLIE.

— Mais non.... Elle et son frère étaient en grande conférence avec la femme de chambre, votre petite Maguelonne... et puis un garçon de l'hôtel (*emphase comique*) que M. de Castillan a fait comparoir.

HORNUS, *inquiet.*

— Un garçon de l'hôtel?

MADELEINE, *souriant.*

— Oh! cousine Estelle a toujours des histoires avec le service.

NOËLIE.

— J'ai vu que ça traînait, je suis descendue toute seule.

LA MARQUISE, *remontant vers sa chambre.*

— Vous avez fort bien fait.... Tenez, mon cher Hornus, venez par ici. En attendant

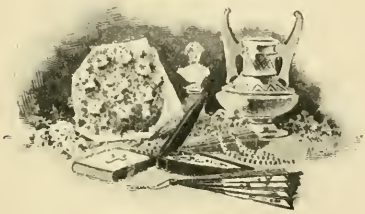
Mlle de Castillan, nous allons laisser nos deux petites mariées (*elle se reprend*), ou fiancées enfin, se faire leurs confidences devant ces assiettes de bonbons....

HORNUS.

— Elles seront plus à l'aise qu'avec nous.

LA MARQUISE, *à Madeleine.*

— Surtout, si vous entendez les masques, faites-nous signe.... (*Elle sort avec Hornus par la porte du fond.*)



SCÈNE VIII

MADELEINE, NOËLIE.

NOËLIE, *elle va, vient, jamais en place, parlant très vite.*

— J'aime beaucoup les façons de Mme d'Alein, elle a quelque chose de droit, de cordial, c'est bien la mère de M. Didier.... Il

s'appelle Didier, n'est-ce pas? Le mien s'appelle Robert, un joli nom, aussi, pas vrai? Robert.... Quel dommage qu'il n'ait pas pu m'accompagner!... vous auriez vu comme il est gentil!... Mais ses parents, ce carnaval de Nice les a effrayés, ils sont si sévères! Tout à fait M. de Castillan, de ces visages fermés, sans lumière, dont on ne voit jamais les yeux; la maison inhabitée, c'est froid, c'est humide.... Brrr....

MADELEINE, *lui offrant une assiette.*

— Un fruit, voulez-vous?

NOELIE.

— Ça ne vous a pas fâchée, ce que je vous ai dit?

MADELEINE, *souriant.*

— Mais non....

NOELIE.

— C'est si effrayant, ces familles où l'on entre sans connaître personne, comme en pays perdu! Il faut que le mari vous guide : « Prends garde..., mets tes pieds là, ne

marche pas ici.... ne parle pas de ça à ma tante, jamais ceci devant mon oncle.... »

MADELEINE, *gaiement*.

— Vous en ferez autant pour les vôtres....

NOËLIE.

— Moi? Je n'ai personne. J'ai perdu ma mère de bonne heure: je ne l'ai presque pas connue. Mon pauvre père, vous l'avez vu, c'est un fantôme. J'ai tout mis dans Robert, il faut que Robert me tienne lieu de tout....

MADELEINE.

— Je suis orpheline aussi, moi, de père et de mère....

NOËLIE.

— Vraiment?... une ressemblance de plus entre nos deux destinées. (*Elle lui prend les mains.*) Il faudra être bien amies, dites? Vous verrez, je suis une bonne enfant.... Je parle beaucoup, mais ce n'est pas ma faute.... une habitude que j'ai prise à la maison, de faire les demandes et les réponses.... père ne dit jamais un mot. Si je n'avais pas eu mon piano, je serais morte

d'ennui.... Aimez-vous la musique? Moi, j'en suis folle. Nous en ferons beaucoup quand nous serons dans nos ménages, voulez-vous?

MADELEINE.

— Je crois bien!

NOËLIE.

— Le malheur, c'est que nous n'ayons pas pu nous marier le même jour, à la même église.... Seulement vous, je sais, vous attendez la fin de votre deuil. Dieu! que c'est long, ce temps des fiançailles... vous ne trouvez pas?

MADELEINE, *riant*.

— Mais non, pas trop; on apprend à se connaître....

NOËLIE.

— Se connaître!... Est-ce qu'on n'a pas toute la vie pour ça? C'est du temps perdu, allez. Moi, d'abord, dès le premier jour, dès la première minute, s'il avait voulu m'emporter au bout du monde....

MADELEINE.

— C'est bien loin.

NOËLIE.

— Oui, vous, vous êtes plus réservée; pourtant je ne m'y fierais pas. Au fond de ces beaux yeux tranquilles.... A propos, je voulais vous demander, avez-vous déjà votre bague de fiancée?

MADELEINE.

— On me l'a donnée hier soir, je la porte pour la première fois aujourd'hui. (*Elle se dégante.*)

NOËLIE.

— Voyons.... Oh! qu'elle est jolie, toute en brillants.... La mienne, c'était moitié perles....

MADELEINE.

— Montrez.

NOËLIE, *tristement.*

— Ne m'en parlez pas, je l'ai perdue... en venant, dans le wagon J'ai eu un chagrin! Je n'ai pas osé encore l'écrire à Robert.... J'en étais si fière, de ma petite bague....

MADELEINE.

— Oui, c'est bien cela que j'éprouve en regardant la mienne... de la fierté. .. Notre premier bijou de femme, le premier anneau de notre chaîne.... Il faut vite qu'on vous la remplace.... Une bague perdue, c'est grave.

NOËLIE, *gaiement.*

— Oh! je ne suis pas superstitieuse.... J'en perdrais dix, j'en perdrais vingt..., à présent que voulez-vous qu'il m'arrive? les derniers bans sont publiés; c'est juré, c'est signé.... (*Tout bas, éperdument.*) Et je l'aime, je l'aime, je l'aime!

(*Tumulte au dehors, fanfare, tambours de basque, rumeur de foule.*)

MADELEINE, *se levant.*

— Ah! pour le coup, les voilà. (*Elle remonte.*)

NOËLIE.

— Quoi donc? La cavalcade? Bravo!

MADELEINE, *qui a relevé le store et se penche dehors.*

— Oh! que c'est joli. (*Courant vers la*

porte de la chambre et appelant.) Venez vite! maman! Monsieur Hornus! Maman! Maman!

SCÈNE IX

LES MÊMES. LA MARQUISE, HORNUS *entrant par la droite au fond.*

LA MARQUISE.

— Elle l'a bien dit, cette fois.

HORNUS.

— Comme votre vraie fille.

MADELEINE.

— Et cousine Estelle qui ne descend pas.... Qu'est-ce qu'ils font là-haut? c'est extraordinaire....

NOÉLIE, *sur le balcon.*

— Madeleine, venez donc voir ces grandes capes noires, dans la première voiture, on dirait M. Didier.

MADELEINE, *se penchant.*

— Oui, c'est assez sa tournure.

LA MARQUISE.

— Oh! c'est lui, c'est bien lui.

MADELEINE, *à Hornus.*

— Sait-il que vous êtes arrivé, monsieur Hornus?

LA MARQUISE.

— Pas du tout....

MADELEINE, *à Hornus.*

— Oh! qu'il va être content : mettez-vous là.

HORNUS.

— Non, non, restez, je vous en prie... ses yeux iront à vous d'abord..., j'aurais beau me mettre devant, il ne me verrait pas....

Voix au dehors, dans la foule.

— Halte! halte donc!

NOÉLIE.

— Tiens! le char, qui s'arrête devant l'hôtel.

Voix au dehors.

— Chut! chut! Silence!

Chœur de voix d'hommes, au dehors, en sourdine.

Que tambour et viole
Vibrent lentement,
L'aubade espagnole
Se chante en fumant.

LA MARQUISE, *souriant à Madeleine.*

— Je crois que cette jolie musique est pour vous, ma chère enfant.... Allons... approchez!

MADELEINE.

— Non; merci, merci, ça me gêne..., je suis mieux là.... Vous, Noëlie.... (*Elle se retire.*)

NOËLIE, *s'écartant.*

— Ah ! mais non, mais non. Robert m'en voudrait, ce n'est pas pour moi, cette aubade.

Solo de voix d'homme.

Au balcon de ma toute-belle
J'apporte des bouquets fleuris
Choisis par mon amour fidèle,
Roses, violettes et lis.

Le chœur.

Que tambour et viole
Vibrent doucement,
L'aubade espagnole
Se chante en aimant.

HORNUS, *dans son coin, très ému.*

— Oh ! l'amour ! la jeunesse !

Solo.

Montre-toi, reine de jeunesse,
Reçois mon hommage embaumé,
Et que sur ton front m'apparaisse
L'enchantement d'un ciel de mai.

Chœur.

Que tambour et viole
Rythment leur accent,
L'aubade espagnole
Se chante en dansant.

SCÈNE X

LES MÊMES, DIDIER, LA ESTUDIANTINA.

DIDIER, *franchissant le balustre du balcon et sautant sur la scène, masqué, son petit chapeau à la main, la mandoline en bandoulière.*

— La musique est finie, maintenant les

chanteurs font la quête, c'est la loi de l'Estudiantina. Par ici, camarades.

(*Les masques franchissent le balcon derrière lui et s'alignent au fond de la véranda, la mandoline au poing, grands manteaux noirs des étudiants espagnols, gants blancs, dentelles aux manches et petits loups noirs. Didier saute au cou de sa mère et l'embrasse.*)

La Marquise.

— Doucement donc, grand enfant!

Didier, *à Madeleine.*

— Et ma petite Mad, qu'est-ce qu'elle donne à la musique?

Madeleine.

— Rien pour le vilain masque! (*Montrant Noëlie.*) Adressez-vous à côté.

Didier, *à Noëlie.*

— Ah! pardon, je n'avais pas vu.... (*Saluant.*) Mademoiselle. (*Il lui baise la main.*)

Noëlie.

— Votre aubade est divine, le monsieur à la guitare.

DIDIER, *revenant vers Madeleine.*

— Rien pour le vilain masque, très bien.... (*Se démasquant.*) Et pour Didier?

MADELEINE.

— Pour Didier, une belle surprise.... tournez-vous et regardez. (*Elle le met en face d'Hornus.*)

DIDIER, *avec un cri.*

— Mon maître! mon bon maître! (*Il lui saute au cou.*)

HORNUS, *l'étreignant.*

— Didier! Mon petit, mon cher petit!

DIDIER, *à sa mère.*

— Mais comment l'as-tu sorti de ses roches, notre vieux lézard gris?

HORNUS.

— Un miracle! et c'est mademoiselle qui l'a fait. (*Il montre Madeleine.*) Je suis venu tout exprès pour la voir.

DIDIER, *triomphant.*

— Hé bien! crois tu qu'il a du goût, ton élève?... Et bonne, autant qu'elle est jolie.

MADELEINE, *bas, un peu confuse.*

— Didier! Didier!

DIDIER.

— C'est vrai, ma petite Mad, je n'ai pas le bonheur discret.

NOËLIE, *d'un élan.*

— C'est moi qui comprends ça!

DIDIER.

— Je voudrais le dire, le crier à toute la terre que je vous aime et que je suis heureux, maintenant surtout que je vous ai là tous, tout le cœur de mon cœur, ma mère, mon vieux maître Hornus et ma chère petite femme!... Oui, ma femme, il n'y a plus à s'en dédire, puisque vous avez ma bague. (*Il lui a pris la main.*) Regarde, Hornus; regardez, mademoiselle.

NOËLIE.

— Oh! je la connais, elle est très jolie.

MADELEINE.

— Et je l'aime bien, ma bague.

DIDIER, *avec transport.*

— Et moi donc, si je l'aime! (*Il baise la bague et la main passionnément.*)

Voix, au dehors

— En route! En route!

UN MASQUE, *au fond.*

— Allons, Didier.

DIDIER.

— Tiens! au fait, j'oubliais ma cavalcade. En route! (*Les masques ont disparu. Lui, avec des baisers à la ronde.*) A tout à l'heure, mes chéris! (*Il enjambe le balcon et disparaît. Tous se penchent pour le regarder. Les chants et les cris s'éloignent.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE CONSEILLER.

LE CONSEILLER, *appelant à mi-voix.*

— Madeleine! Madeleine!

NOËLIE, *qui est la plus rapprochée de lui, à mi-voix à Madeleine.*

— Madeleine! voilà M. de Castillan.

MADELEINE, *se retournant. Au Conseiller.*

— Enfin.... Mais arrivez donc!

LE CONSEILLER, *à mi-voix.*

— Non! vous, vous..., venez.

MADELEINE, *s'approchant.*

— Qu'y a-t-il?

LE CONSEILLER, *bas.*

— Montez vite près d'Estelle... quelque chose de terrible..., que je ne peux pas vous dire ici

MADELEINE.

— Mais....

LE CONSEILLER.

— Allez! Allez donc! (*Il la pousse vers la porte.*) Je vous en prie... et l'exige au besoin.

MADELEINE, *sortant.*

— Ah! mon Dieu!

SCÈNE XII

LES MÊMES, *moins* MADELEINE.

LA MARQUISE, *qui a quitté le balcon.*

— Madeleine s'en va, où va-t-elle donc?

LE CONSEILLER, *remontant d'un pas.*

— Près de sa cousine, madame.

HORNUS, *s'approchant.*

— Est-ce que Mlle Estelle est souffrante?

LE CONSEILLER.

— Un peu souffrante, en effet.

LA MARQUISE.

— Mais je monte près d'elle.

LE CONSEILLER.

— Inutile, madame; la présence de Madeleine suffira.

NOËLIE, *restée la dernière au balcon, s'approche en fredonnant :*

L'aubade espagnole
Se chante en aimant.

(*Elle s'arrête devant le froid et le silence, puis timidement au Conseiller.*)

— Est-ce que Madeleine ne va pas redescendre?

LE CONSEILLER, *gravement.*

— Oh! non, mademoiselle.

NOËLIE, *très gênée.*

— Alors, madame..., je vous demande la permission.... Je vous remercie bien....

LA MARQUISE.

— Du tout, mon enfant.

(*Noëlie salue Hornus gentiment, puis le Conseiller avec crainte.*)

NOËLIE, *bas.*

— Oh! ce M. de Castillan, il vous glace. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII

LA MARQUISE, HORNUS, LE CONSEILLER.

LA MARQUISE, *après un silence, résolument au Conseiller.*

— Enfin, ce n'est pas grave, ce qu'a Mlle votre sœur?

LE CONSEILLER.

— Assez grave, madame, pour nous obliger à quitter Nice aujourd'hui même....

La Marquise.

— Vraiment?

Hornus.

— Sans doute ce sorbet pris à la hâte....

La Marquise.

— Alors nous allons partir ensemble comme nous sommes venus?

Le Conseiller.

— Impossible!

La Marquise.

— Pourquoi?

Le Conseiller.

— Des motifs on ne peut plus sérieux.

La Marquise, *après un silence.*

— Qu'est-ce qui se passe, voyons?

Le Conseiller.

— Je suis ici pour vous le dire, madame.

La Marquise, *surprenant son regard à Hornus.*

— Oh ! vous pouvez parler. Monsieur est de la famille.

LE CONSEILLER.

— Voici!... Je viens d'apprendre une chose qui, si elle est vraie, mettrait à néant des projets chers à nos deux maisons....

LA MARQUISE, *à demi-voix, se soutenant à peine.*

— Ah! nous y sommes....

HORNUS, *à part.*

— Coffineau, parbleu!

LE CONSEILLER.

— En ma qualité de parent, de tuteur, je dois me livrer à une enquête, et d'ici là couper court à tout rapport entre nous.

HORNUS, *qui s'est rapproché.*

— Je crois savoir ce dont il s'agit, monsieur, et l'enquête en ce cas nous pouvons la faire tout de suite; la mère est là, le précepteur aussi, nous sommes tout prêts à vous répondre, et nos affirmations vaudront peut-être des racontages de domestiques.... C'est de la maladie du marquis d'Alein que vous voulez parler, je pense?

LE CONSEILLER.

— Justement, monsieur. Le fait est-il vrai?

HORNUS.

— Malheureusement oui.

LE CONSEILLER.

— Alors, sa démence, sa séquestration pendant des années....

HORNUS.

— Tout cela est vrai.

LE CONSEILLER.

— Pourquoi ne nous en a-t-on pas prévenus?

HORNUS.

— Parce que ce mal n'avait rien d'héréditaire, qu'il fut tout accidentel, et que lorsqu'il s'est manifesté l'enfant avait déjà deux ans.

LA MARQUISE.

— Ceci est la vérité absolue, je le jure. (*A un regard d'Hornus qui semble l'interroger.*) Continuez, mon ami.

HORNUS.

— C'est pendant une expédition au Sénégal, dans sa dernière campagne de mer, que le commandant d'Alein fut frappé d'une insolation suivie de méningite et plus tard de maladie mentale....

LA MARQUISE.

— Dites aussi que, jusqu'alors, personne dans la famille....

HORNUS.

— Ni allié, ni ascendant, n'avait été atteint de cet affreux mal. Didier était né, je vous le répète, Mme la marquise me le confia pour l'élever et le tenir à l'abri même du spectacle de la maladie..., le père mort, la mère a repris son fils....

LE MARQUISE.

— Qui n'a jamais eu la moindre atteinte, la moindre menace.... C'est pourquoi je ne vous ai rien dit....

LE CONSEILLER.

— Je ne mets pas en doute votre bonne foi, madame.

HORNUS, *entre ses dents.*

— Fort heureux!

LE CONSEILLER.

— Mais ces questions d'hérédité sont si délicates.... Il y a là toute une science nouvelle, indéniable, des lois dont il serait imprudent de ne pas tenir compte.

HORNUS, *violemment.*

— Jolie, la science nouvelle, et rassurante surtout; une façon de compliquer, de sinistrer la vie, qui déjà n'était pas si commode, ni si gaie.... On vient nous parler d'une enquête. Mais si elle se faisait dans toutes les familles, cette enquête, avec ce que nous traînons de tares physiques et morales, qui de nous pourrait y résister? Je vois bien ce qu'on nous reproche, mais ce que vous nous apportez, vous, est-ce que je le sais, le savez-vous vous-même? Croyez-moi, monsieur le Conseiller, il faut en jouer discrètement de ces lois d'hérédité, elles condamnent trop d'innocents et servent d'excuse à trop de vilenies.

LE CONSEILLER.

— Nos manières de voir diffèrent, monsieur, et pour le cas présent, j'ai des responsabilités auxquelles je ne saurais me soustraire. Mlle de Rémondy n'a pas d'autre parent, d'autre défenseur que moi; je verrai, je m'éclairerai....

HORNUS, *vivement*.

— Je me demande où vous pourrez le faire mieux qu'ici?

LA MARQUISE, *à Hornus*.

— Laissez, mon ami, je comprends les scrupules de M. de Castillan, et ses recherches n'ont rien qui m'effraye. Mais je pense à Didier.... que lui dire? quel prétexte lui donner?...

LE CONSEILLER.

— Le prétexte? Mais toujours le même, que ma sœur est souffrante; et nous aurons là un motif tout trouvé pour prolonger la séparation autant qu'il sera nécessaire.

La Marquise, *avec prière.*

— Oh ! que ce ne soit pas trop long !

Hornus, *à mi-voix, ton de blague.*

— Ça dure, les enquêtes....

Le Conseiller, *froidement.*

— Je n'y ai aucun intérêt, monsieur....

La Marquise, *au Conseiller.*

— Et vous comptez partir...?

Le Conseiller.

— Tout de suite, madame.... Le temps de fermer les malles....

La Marquise.

— Pourquoi tant de hâte?

Le Conseiller.

— Pour couper court à une situation pénible et fausse.... Supposons un instant l'enquête défavorable.... Songez au tort que s'est déjà fait la pauvre enfant....

Hornus, *ironique.*

— Du tort, croyez-vous? Mlle Madeleine est un si beau parti....

La Marquise, *vivement, comme pour empêcher l'effet de l'impertinence d'Hornus.*

— Au moins me permettrez-vous de la voir, de l'embrasser encore une fois...?

Le Conseiller.

— Je vous en prie, madame, n'insistez pas. Ma sœur doit avoir déjà bien assez de mal à la décider. Ce serait l'émouvoir inutilement.

La Marquise.

— Comme vous voudrez, monsieur. Je vous demande seulement — et c'est une mère qui vous prie — que si, par malheur, une rupture a lieu, le vrai motif n'en soit jamais donné à mon fils. Il ne sait pas..., je veux qu'il ignore toujours.

Le Conseiller.

— Je m'y engage pour moi et pour les miens.... Tous mes hommages, madame, et ayez bon espoir.

La Marquise.

— Merci!

(*Le Conseiller s'incline respectueusement*

devant la Marquise, adresse un salut très froid à Hornus et sort.)

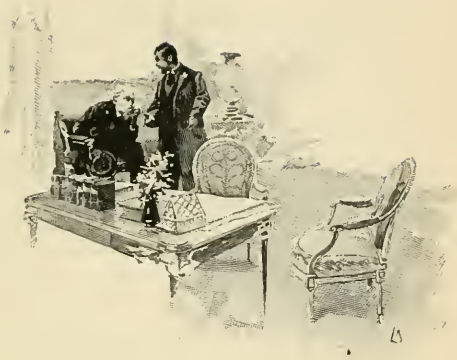
HORNUS, *entre ses dents.*

— Tartuffe!

(*Rideau.*)

ACTE II

Le domaine de Colombières, chez les d'Alein, aux portes de Montpellier. Salon de campagne en rotonde, au rez-de-chaussée; porte au fond, très haute, ouvrant sur le parc par un large perron à plusieurs marches. Tentures claires, meubles Louis XVI. Porte à gauche. Croisées à droite et à gauche. Piano. Bibliothèques.



SCÈNE PREMIÈRE

DIDIER, HORNUS.

DIDIER, *ouvrant une fenêtre dont il fait claquer les persiennes.*

— Ici, ce sera chez nous, tout à fait chez nous.... chez les jeunes, comme dit maman. (*Il va à une autre fenêtre.*)

HORNUS.

— Mais tu n'as pas besoin de tout ouvrir.

DIDIER. *ouvrant la fenêtre et les persiennes.*

— Si, si, je veux te montrer, il faut que tu voies.... c'est pour cela que je t'ai amené de Nice.... Quand tu penseras à nous, à tes enfants, c'est bien le moins que tu connaisses le cadre, l'installation de leur bonheur. (*Debout devant la fenêtre, écoutant.*) Tiens, la voiture qui rentre: maman va nous apporter des nouvelles.

HORNUS.

— Encore souffrante, la cousine Estelle?

DIDIER.

— Oui.... Je n'ai pas de chance avec cette famille-là; quand on va publier nos bans, toujours quelqu'un tombe malade. Ç'a été d'abord la femme du Conseiller, maintenant la cousine Estelle.... L'ennui, c'est que Madeleine ne la quitte pas d'une minute; voilà trois jours que je ne l'ai pas vue, depuis leur départ de là-bas.... Enfin je me console en préparant notre petit ménage. Regarde le beau piano que je lui ai fait venir de Paris, toutes les partitions nouvelles.... ma

table bien en face.... C'est si bon, la musique en travaillant....

HORNUS.

— Je vois le travail d'ici.

DIDIER.

— Moqueur! En tout cas, nous ne manquerons pas de livres. (*Montrant les deux bibliothèques.*) Les miens de ce côté, par ici les siens, reliés, choisis, ceux qu'on ne lui a pas laissé lire et que je me réserve de lui faire connaître.... Je te promets qu'il y en a. C'est bien simple, elle n'a rien lu.... Vois-tu les bonnes heures que nous allons passer, quelle joie d'initier ce jeune esprit aux grandes et belles choses..., ma femme et mon enfant tout ensemble. J'en suis à bénir ces pauvres gens qui m'ont tout laissé à lui apprendre. Je serai un peu pour elle ce que tu as été pour moi, un maître soigneux et doux.

HORNUS, *railleur pour ne pas paraître ému.*

— Dis donc, tu ne vas pas lui apprendre le latin?

DIDIER.

— Avec ça que tu ne me l'as pas fait aimer, toi, le latin. Te rappelles-tu ce coin de Provence où nous lisions les *Géorgiques* près d'un rûcher, dans les lauriers-roses.... Les abeilles d'or du poète bourdonnaient autour de nous, à croire qu'elles sortaient du livre.... C'était si beau, c'était si vrai, j'ai crié : « Je comprends! » et je t'ai sauté au cou....

HORNUS.

— Toi, tu n'auras pas besoin des *Géorgiques* pour que ton élève te saute au cou....

DIDIER.

— Tu ris.... tu ris toujours quand on parle d'aimer. C'est pourtant une grande chose, l'amour, mon vieil Hornus.

HORNUS.

— Oui, peut-être.... je ne sais pas.

DIDIER.

— Vraiment? tu ne sais pas.... et cependant, comme tu m'avais ouvert la poésie, la passion, c'est toi qui me l'as révélée.... C'est

pour t'avoir entendu dire le sonnet d'Arvers. Oh! il y a longtemps de cela; tu sais, ce beau sonnet....

HORNUS.

— Oui, oui....

DIDIER.

— Tu y mettais un accent, une flamme.... J'avais quinze ans ce soir-là... j'en ai eu vingt tout de suite.... Ne rien savoir de l'amour et vous le faire si bien comprendre, c'est surprenant tout de même.... Il est vrai que ces vers sont si émouvants.

(*Déclamant.*)

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère...

HORNUS, *récitant après lui et s'animant.*

Un amour éternel, en un seul jour conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

(*Il s'interrompt en voyant entrer la Marquise par le fond.*)

DIDIER, *sans voir sa mère.*

— Continue donc.

HORNUS, *troublé.*

— Non, non, une autre fois.

DIDIER, *se retournant et apercevant sa mère.*

— Ah! voilà maman.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA MARQUISE.

DIDIER. *à sa mère.*

— Tu viens de là-bas?

La Marquise, *gênée.*

— Oui. (*Regard triste à Hornus.*)

Didier.

— Hé bien, notre chère Estelle?

La Marquise, *froidement.*

— Elle va mieux.

Didier.

— Enfin!... j'ai cru qu'elle allait mourir, celle-là aussi, pour nous retarder encore. (*Riant.*) C'est d'un égoïsme épouvantable, ce que je dis là.

Hornus, *souriant.*

— Mais si naturel!

Didier, *à la marquise.*

— Tu vois, j'étais en train de lui montrer notre futur chez nous. (*Surprenant le geste navré de sa mère, et la câlinant.*) Ne sois donc pas jalouse, tu en auras ta part de ce bonheur qui te fait envie..., tu entreras ici quand tu voudras, comme tu voudras.... D'abord, je te connais, on aurait beau t'interdire l'entrée, il n'y a ni portes ni fenêtres

pour t'empêcher d'arriver jusqu'à ton garçon. (*A Hornus.*) Tu sais ce qu'elle m'a fait pendant ma campagne de Tunisie.... Nous étions en expédition dans le sud. .. Le pays perdu... un soleil... des fièvres.... Un matin, je sortais de ma tente ; mon ordonnance me crie : « Mon lieutenant, une dame pour vous. » Je me retourne : « Tiens! maman! » Elle était venue tout droit, toute seule, et aussi tranquille....

La Marquise.

— Pourquoi pas? puisque tu y étais.

Didier, *l'embrassant.*

— Ah! chérie.

SCÈNE III

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

— Le tapissier est là pour la pose du baldaquin.

DIDIER.

— Dans la chambre de madame? Bien, j'y vais. (*Un pas vers la gauche.*)

LA MARQUISE, *à mi-voix.*

— La chambre de madame.... Pauvre enfant!

LE DOMESTIQUE, *à Didier.*

— Et puis le garde-chasse qui voudrait parler à monsieur le marquis.

DIDIER, *revenant.*

— Sautecœur? Faites-le venir. (*Le domestique sort.*)

SCÈNE IV

DIDIER, LA MARQUISE, HORNUS, *puis* LE GARDE-CHASSE.

HORNUS, *à Didier.*

— Est-ce que c'est ton fameux Sautecœur?

La Marquise.

— Ce braconnier dont il a fait un garde-chasse.

Didier.

— Lui-même

Hornus.

— Et comment s'en tire-t-il, de ses nouvelles fonctions ?

Didier.

— A merveille.

La Marquise.

— Oui, mais dans le pays, quelles clameurs !

Didier.

— Bah ! ma réputation d'original était déjà faite.

La Marquise.

— Peut-être même un peu trop.

Didier.

— N'aie pas peur, maman. Une fois marié, tu verras quel homme raisonnable.

SAUTECŒUR, *dehors sur le perron.*

— Monsieur Didier, je suis là.

DIDIER.

— Mais entre donc, mon vieux.... Qu'est-ce qu'il y a?

SAUTECŒUR, *se découvrant.*

— Messieurs, madame, la *compagne!* Avant d'emmener les chiens, je voulais savoir si monsieur le marquis était toujours décidé.

DIDIER.

— Décidé?... mais je crois bien!

HORNUS.

— Comment! tu renvoies tes chiens?...

DIDIER.

— Oui, Madeleine en a peur, une peur nerveuse.... Je lui fais ce petit sacrifice, et je suis content de le lui faire.

LA MARQUISE.

— Attends un peu.

DIDIER, *vivement.*

— Attendre? Pourquoi?

LA MARQUISE, *gênée.*

— Tant qu'elle n'est pas là....

DIDIER.

— Elle y sera bientôt.

HORNUS.

— Mais c'est une vraie privation.... Toi sans tes chiens!

DIDIER.

— Oh! pas pour longtemps. D'abord je les aurai pendant la chasse, puis nous irons les voir chez le garde: elle s'habituera.

SAUTECŒUR.

— Peut-être bien qu'eux ne s'habitueront pas à se passer de vous, monsieur Didier. Il y a surtout Miraclette.... Elle a du sentiment, allez, cette bête-là! Je ne sais pas comment nous allons la tenir. Enfin, puisque c'est la consigne....

DIDIER.

— Ah! dame! il faut s'y faire à la consigne,

maintenant que tu représentes la loi.... Est-ce qu'il te semble pénible, ton métier de garde?

SAUTECŒUR.

— Ce n'est pas qu'il me soit pénible.... Seulement ça me change un peu.

HORNUS.

— Je comprends: ça doit le changer. puisque c'est tout le contraire.

DIDIER.

— Voyons, tu dois être content... le couvert toujours mis, une bonne soupe; tu dors la conscience tranquille ...

SAUTECŒUR, *regard de complaisance à son costume battant neuf.*

— C'est vrai qu'on est mieux tenu.... Tout de même ça me semble drôle quand il faut mettre la main sur un... sur un délinquant.

DIDIER.

— Pas de faiblesse, dis donc!

HORNUS.

— Pas trop de sévérité non plus.

LA MARQUISE

— Il ne faut pas qu'il lui arrive malheur!

SAUTECŒUR.

— Ah! madame.... Ça braconne, mais ça n'est pas méchant. S'ils étaient méchants... j'aimerais mieux, parce qu'alors on irait de sa colère, et chacun pour sa peau. Non! je vas vous dire, monsieur le marquis, ce qui me gêne, c'est que je connais trop les trucs de ce pauvre monde-là. Ça n'est pas juste.... Non, je sens bien que ça n'est pas juste.

DIDIER.

— Pourquoi?

SAUTECŒUR.

— Parce que les gardes... les gendarmes... faut pas que ce soit trop malin.... Ils ont déjà la loi pour eux.... Si les chiens se mêlent d'avoir autant de nez que les lièvres... alors, il n'y a plus de bon Dieu, vous comprenez....

DIDIER.

— Ça ne fait rien; courage, mon brave. pense à ta femme, pense à tes enfants; il faut faire souche nouvelle, souche de braves gens.

SAUTECŒUR.

— J'essayerai, monsieur le marquis, mais nom de nom! j'aurais cru que c'était plus facile.... Messieurs, madame, la *compagne*.... (*Il sort.*)

DIDIER.

— Va, mon bonhomme! (*A Hornus, en regardant Sautecœur descendre le perron.*) Il n'a pas mauvaise tournure.

HORNUS.

— Ma foi, pour un voleur habillé en gendarme....

DIDIER, *gaiement.*

— N'est-ce pas que c'est à s'y tromper?... Maintenant, voyons ce tapissier. Je reviens, mère. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE V

LA MARQUISE, HORNUS.

(*Un grand temps.*)

HORNUS.

— Hé bien?

LA MARQUISE.

— Fini!

HORNUS.

— Je l'avais compris rien qu'en vous voyant.... Alors c'est non?

La Marquise.

— Absolu..., définitif....

Hornus.

— Et toujours le même prétexte?... l'héritage paternel?

La Marquise.

— Oui! Pour lui, le père était malade avant de partir; et la fièvre prise au Sénégal....

Hornus.

— N'a été que l'occasion, la déterminante.... Oui, je m'y attendais.... Et vous avez répondu?

La Marquise.

— Que pouvais-je répondre, mon ami? Puisque cette pensée-là je l'ai eue, moi aussi... qu'elle m'a fait trembler si longtemps pour Didier, et qu'aujourd'hui encore, dans cet horrible doute, je ne voudrais pour rien au monde que mon fils soupçonnât la vérité.

Hornus.

— C'est égal! Il l'a menée rondement, son enquête, M. le Conseiller..., trois jours!

La Marquise.

— Vous ne le croyez pas sincère?

Hornus.

— Oh! non.

La Marquise.

— Ce sont de braves gens cependant.

Hornus.

— Elle, je ne dis pas: cette grosse chatte innocente et gourmande..., mais l'autre, le Conseiller son frère....

La Marquise.

— Ainsi, vous pensez?

Hornus.

— Je pense que du jour où sa femme est morte, M. de Castillan n'a plus songé qu'à rompre le mariage de Didier et à garder pour lui cette jolie fille et sa belle dot.

La Marquise.

— Hornus!

Hornus

— C'était écrit sur sa figure en lettres

comme ça!... Ce qui m'étonne, c'est Madeleine; elle ne dit rien, elle ne proteste pas?

La Marquise.

— Mais non....

Hornus.

— Ici, je ne comprends plus.... Connaît-elle le motif de la rupture?

La Marquise.

— Certainement! C'est avec cela qu'on l'a terrifiée : l'effroyable perspective d'une existence semblable à la mienne, la folie du mari en menace sur les enfants.... Et puis, je vous le répète, Madeleine est la vraie jeune fille, élevée selon la loi mondaine.... Que voulez-vous qu'elle fasse? elle peut pleurer, pas trop fort, et protester, bien platoniquement, puisqu'elle n'est pas majeure.

Hornus.

— Pourtant elle l'aime..., un amour tranquille, je veux bien; parce que jusqu'à présent, le chemin était uni comme un miroir. Mais je comptais sur l'obstacle, le divin obstacle qui fait le désir, qui fait la passion....

Avec un garçon comme le nôtre, que diable! et ce qu'il y a dans les yeux de cette petite-là, j'espérais un départ, une révolte..., le coup de la banquette pour les chevaux de sang! Hop!

La Marquise.

— Hé bien! non, rien. Je n'ai pas même pu la voir.

Hornus.

— Alors, qu'allez-vous faire? Apprendre à Didier....

La Marquise.

— Moi, oh! jamais.... Je ne pourrais pas.... Mon pauvre enfant! Qu'un coup pareil lui vienne de sa mère! Je les ai prévenus : « Faites votre commission vous-mêmes ».

Hornus.

— Ils vont la faire?

La Marquise.

— La sœur, pas lui.

Hornus, *entre ses dents.*

— Ah! tant mieux. (*Haut.*) Et quand cela?

La Marquise.

— Tout de suite.... J'ai amené Mlle de Castillan dans ma voiture.

Hornus.

— Et où est-elle?

La Marquise.

— Je l'ai laissée à la laiterie, en train de se bourrer de crème.... pas plus émue.... Tenez, la voilà.... Elle ne se doute vraiment pas de ce qu'elle vient faire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ESTELLE, *entrant par le perron.*

ESTELLE, *épanouie, s'essuyant les lèvres.*

— Dites-moi pourquoi, bonne madame, les personnes un peu fortes adorent le laitage? J'adore le laitage. (*Aperçevant Hornus.*) Ah! monsieur le professeur....

HORNUS, *s'inclinant.*

— Mademoiselle.

(*Il remonte.*)

ESTELLE, *regardant tout autour.*

— Et Didier?

LA MARQUISE.

— Il est là, il vient.

ESTELLE, *s'asseyant sur le canapé.*

— Ah! il fait bon ici! Très coquet, ce petit salon. J'y suis déjà venue avec Madeleine. .. Elle le regrettera plus d'une fois en y songeant. Enfin, on se fait une raison.

LA MARQUISE, *à Hornus.*

— Vous sortez, mon cher Hornus?

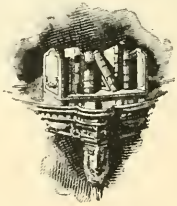
HORNUS.

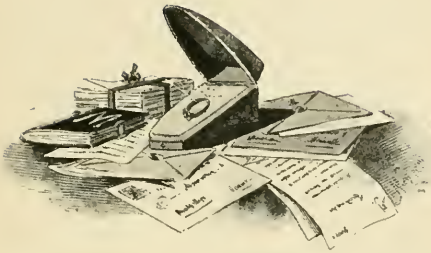
— Oh! je ne suis pas loin.

LA MARQUISE, *frémissante.*

— Je vous en prie, mon Dieu!

(*Il sort par le fond.*)





SCÈNE VII

LA MARQUISE, ESTELLE, *puis* DIDIER.

ESTELLE.

— Il est fort bien, ce monsieur; d'une discrétion, d'une réserve!... Voyons, j'ai tous mes petits objets..., l'écrin..., les lettres. (*Elle les pose soigneusement sur un meuble à côté d'elle.*) Inutile de vous dire, chère amie..., pas un mot de ce que vous craignez....

La Marquise, *avec angoisse, les yeux sur la porte de gauche.*

— Oui.... oui....

Didier, *entrant par la porte de gauche, avec un cri de stupeur.*

— Ah! cousine Estelle.... vous voilà?... Vous êtes donc tout à fait sur pied?

Estelle.

— Mais oui, vous voyez.

Didier, *à sa mère.*

— Comment ne m'as-tu pas dit?... (*A Estelle.*) Madeleine est avec vous?

Estelle, *nuance d'embarras.*

— Non, non, elle n'est pas venue..., vous comprenez..., la pauvre petite....

Didier.

— Ah! mon Dieu!... que lui est-il arrivé?

Estelle.

— Rien, rien..., seulement, pour ce que nous avions à nous dire....

Didier.

— A nous dire?

ESTELLE, *gaiement.*

— Oui! J'ai une communication très sérieuse à vous faire, mon cher Didier.

DIDIER.

— Quoi donc?

ESTELLE.

— Mon Dieu! c'est assez embarrassant à expliquer, d'autant qu'on ne vous a pas prévenu, à ce que je vois... (*cherchant le regard de la Marquise qui se détourne*) quoique au fond, cependant, rien de plus naturel.

DIDIER.

— Que de préambules! qu'y a-t-il? Voyons, cousine.....

ESTELLE.

— Mon ami, les jeunes filles ont des caprices, vous le savez.

DIDIER.

— Des caprices?...

ESTELLE.

— Ça va, ça vient, comme un écureuil dans sa cage. On n'est jamais sûr de rien

avec elles.... Depuis quelque temps, je voyais la nôtre inquiète, agitée.... Comme je lui ai dit : « Ne te rends pas malheureuse.... Si tu crains de ne pas faire son bonheur...., c'est un garçon de sens..., il comprendra tout de suite. »

DIDIER, *nerveux.*

— Mais c'est qu'au contraire, je ne comprends pas du tout, mais du tout.

ESTELLE.

— Allons, mon ami, remettez-vous; vous tremblez comme la feuille de l'arbre....

LA MARQUISE, *à Estelle d'une voix profonde.*

— Ah! je vous en prie, finissons-en.

DIDIER, *s'exaltant.*

— Finir! quoi?... voyons... quoi?

LA MARQUISE.

— Didier, mon enfant, la jeune fille que tu aimes, celle que tu as choisie, te dégage de ta parole.

DIDIER, *avec un cri.*

— Allons donc! Qui a dit cela? Est-ce que c'est possible?... Me dégage de ma parole!... Mais moi, j'ai la sienne et je ne la lui rends pas.

ESTELLE.

— Pourtant vous êtes un homme d'honneur, monsieur le marquis, et c'est la seule façon d'agir dans cette circonstance.

DIDIER, *éclatant.*

— Bon sang de Dieu! Qu'est-ce qui m'arrive là?

ESTELLE.

— Mais ce qui est arrivé à tant d'autres, qui ne se sont pas bouleversés comme vous faites.

DIDIER, *à mi-voix.*

— Oh! c'est affreux.... Je rêve, je rêve! (*A sa mère brusquement.*) Tu savais ça, toi?

LA MARQUISE.

— Oui....

DIDIER.

— Et tu ne m'as rien dit?... Ah! c'est mal....

LA MARQUISE.

— Je ne voulais pas croire.... J'espérais toujours.

DIDIER.

— Alors, ce départ de Nice, cette soi-disant maladie..., tout cela était convenu entre vous?

LA MARQUISE.

— Mon enfant!...

DIDIER.

— Non, vraiment, je ne te comprends pas.... Il fallait me prévenir. Je me serais expliqué, défendu. (*Se tournant vers Estelle.*) Car enfin, mademoiselle, que me reproche-t-on? De quelle basse calomnie suis-je victime?

ESTELLE, *innocemment.*

— Mais pas du tout. Il n'y a pas l'ombre de calomnie. Eh! que voulez-vous qu'on re-

proche à un brave garçon, un parfait gentilhomme comme vous, mon cher Didier?... Dans la noblesse de Montpellier, ce n'est qu'un cri : « Il est charmant! » Croyez-moi, mon ami, vous prenez au tragique un de ces malentendus comme il en arrive tous les jours!... Pensez un peu; pour les futurs mariés, les fiançailles sont un apprentissage. On se surveille, on se guette, et naturellement, si les goûts, les caractères ne s'accordent pas.... Il vaut mieux avant qu'après, hé?

DIDIER.

— C'est horrible! horrible!

ESTELLE.

— En définitive, qu'y a-t-il eu entre vous?... Des paroles, quelques lettres.... Vous lui rendrez les siennes. (*Prenant les objets à côté d'elle.*) Voilà les vôtres.... sa bague... (*croyant qu'il ne comprend pas*) la petite bague que vous lui avez donnée....

DIDIER, *navré, presque avec une voix d'enfant.*

— Oh! elle me rend ma bague!

ESTELLE, *tenant toujours l'écrin et se tournant vers la Marquise.*

— Je ne sais pas comment cela se passe à Paris, mais chez nous ces sortes d'objets ne s'achètent qu'à condition. Tous nos bijoutiers les reprennent, ils y sont habitués. (*A Didier, triomphante.*) Ainsi, vous voyez!

DIDIER, *à sa mère, à demi-voix.*

— Ah! écoute, emmène-la; je crois que je vais la tuer!

ESTELLE, *effarée.*

— Qu'est-ce qu'il dit?

DIDIER, *éclatant.*

— Je dis que c'est une infamie, un mensonge abominable, et que je ne crois pas un mot de tout ce que vous me racontez.

ESTELLE, *suffoquée.*

— Par exemple! Est-ce que vous nous croiriez capables, moi, le Conseiller mon frère....

DIDIER.

— Parbleu! Vous, pauvre inconsciente....

La Marquise.

— Prends garde.

Didier.

— On vous envoie parce qu'on n'a pas osé venir.

La Marquise.

— Mon enfant, je t'en prie!

Didier.

— Ah! laisse-moi.... (*Montrant Estelle.*) Cette lâcheté de me mettre en face d'une femme! Il savait bien, lui, que je ne lui permettrais pas de finir; que dès le premier mot, je lui aurais fendu la figure en quatre. (*Il fait siffler sa badine qu'il a prise sur le piano. A Estelle.*) Allez-vous-en, tenez, allez-vous-en, je ne sais pas où j'en arriverais....

La Marquise.

Didier!

Estelle, *gagnant la porte.*

— Miséricorde!

DIDIER, *jetant sa canne et s'élançant vers Estelle.*

— Non, non, Estelle, mon amie, ne partez pas, ne me quittez pas ainsi. (*Il la ramène.*) Voyons, vous êtes une bonne créature que j'aime, que je respecte, pardonnez-moi! J'ai parlé dans la colère.... on ne sait plus ce qu'on dit, ce qu'on fait.... il ne faut pas m'en vouloir..., tout cela est si terrible, si imprévu.... songez donc, j'étais tout près de mon bonheur, je m'en croyais sûr! et puis.... et puis....

(*L'émotion l'étouffe, la Marquise se détourne et pleure.*)

ESTELLE, *gagnée par l'émotion, essuyant ses yeux.*

— Mais, mon pauvre enfant, vous me retournez avec vos larmes. Vous allez me faire pleurer, moi aussi. Moi qui aime tant voir les gens heureux, tous bien ensemble. Vous comprenez, je ne serais pas venue, si je m'étais doutée.... Non, la main sur la conscience, je ne croyais pas vous faire tant de peine.

DIDIER, *bondissant.*

— De la peine! On m'emporte mon espoir, ma joie, mon cœur, mon sang, ma vie..., tout ce que j'ai, ce qui est à moi, à moi, rien qu'à moi, on me le vole, on me l'arrache, et on appelle ça me faire de la peine.

(*Il rit nerveusement.*)

ESTELLE.

— Quelle exaltation, mon Dieu!

DIDIER, *la prenant violemment par le bras.*

— Mais, malheureuse femme, regardez donc autour de vous. Cette maison, c'est la sienne, c'est la nôtre..., ces meubles sont pour elle, nous les avons choisis ensemble..., tout est prêt, tout l'attend.... son piano..., ses livres...., et maintenant vous m'apprenez qu'elle ne veut plus, qu'elle ne viendra pas.... Mais ce n'est pas possible. Oh! dites-moi que ça n'est pas, que ça ne peut pas être... ma mère!... Madeleine!

(*Il se jette sur le divan où il étouffe ses cris, ses sanglots dans les coussins.*)

ESTELLE, *bas, épouvantée.*

— Mais c'est un accès, un véritable accès! (*La silhouette d'Hornus se dresse au fond sur le perron.*)

LA MARQUISE, *poussant doucement Estelle vers la porte.*

— Allez, allez..., laissez-le....

ESTELLE.

— Ah! mon Dieu!... et quand je pense que notre pauvre Madeleine!... (*Elle s'en va les bras au ciel, en causant avec Hornus.*)

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, DIDIER.

(*Didier sanglote sur le divan. Sa mère s'est rapprochée et le regarde, très tendre. Un temps. Puis il se redresse, reste assis, passant sa main sur ses yeux comme s'il sortait d'un lourd sommeil.*)

DIDIER, *regardant autour de lui.*

— Elle est partie?

LA MARQUISE.

— Oui.... Je n'ai pas osé la retenir, tu étais tellement hors de toi....

DIDIER.

— Bien, bien; cela est mieux ainsi.... Nous n'aurions pas pu parler devant elle... (*Il se lève, marche de long en large, enfin s'arrête devant sa mère.*) Voyons, le motif? le vrai motif de ce refus, tu le connais, n'est-ce pas? tu vas me l'apprendre?

LA MARQUISE.

— Mais, mon pauvre enfant, je ne crois pas qu'il y ait autre chose que ce qu'on t'a dit..., un caprice de jeune fille. C'est si obscur, si fermé, ces petits êtres.

DIDIER, *d'un geste plutôt que des lèvres.*

— Non.

LA MARQUISE.

— Ou encore le scrupule d'un cœur honnête qui ne s'est pas senti à l'unisson avec le tien; peut-être qu'elle a craint de ne pas t'aimer assez.

DIDIER.

— Alors pourquoi voulait-elle de moi? Pourquoi m'a-t-elle dit qu'elle m'aimait: pourquoi me l'a-t-elle écrit? J'ai là ses lettres,

son portrait. (*Il ouvre son portefeuille et en tire les objets, nerveusement, à mesure.*) Tiens, regarde; et au bas du portrait, ce qu'elle a signé de sa main.... Lis... lis tout haut, que je l'entende....

La Marquise, *lisant.*

— « A Didier, pour la vie. »

Didier.

— Elle m'aurait donc menti? (*Il lui arrache le portrait.*) Avec ces yeux-là, si francs, si droits, cette bouche jeune et bonne.... Des yeux de mensonge, ça? Allons donc! (*Baisers frénétiques au portrait.*) Tu connais Madeleine comme moi, ma mère; tu la sais incapable d'un caprice aussi lâche, aussi cruel. Donc, pas de caprice avec elle, mais plutôt quelque triste mystère de famille qu'on m'a toujours caché, et que je saurai bien éclaircir.

La Marquise, *feignant la surprise.*

— Un mystère?

Didier.

— Sais-tu, là, tout à l'heure, au milieu de mon désespoir.... cette pensée m'est

venue qui a séché mes pleurs et m'a mis debout tout de suite....

La Marquise, *tremblante.*

— Quoi donc?

Didier.

— C'est qu'il y avait peut-être, sur le nom que je porte, une tare, un déshonneur....

La Marquise.

— Oh! mon enfant, que vas-tu supposer là?

Didier.

— Mais je suppose tout et tu ne dois pas m'en vouloir. Comprends donc qu'en dehors de la blessure faite à mon cœur, il y a pour toi, comme pour moi, dans cette rupture, une atteinte à l'honneur du nom, de la famille; il faut bien que je cherche. Au risque de nous affliger, de nous meurtrir! (*La rapprochant de lui, et de très près, tout bas.*) Dis-moi-dis....

La Marquise.

— Que veux-tu que je te dise?

DIDIER.

— Ce que tu sais.... Va! si cruelle que soit la confidence, après ce que je viens de subir, je peux tout entendre.

LA MARQUISE.

— Je t'assure....

DIDIER.

— Pour l'amour de ton fils, réponds-moi, je te supplie de me répondre....

LA MARQUISE, *à voix basse.*

— Parle..., je répondrai.

DIDIER.

— Mon père, ce pauvre être que je n'ai jamais fait qu'entrevoir de loin en loin, couché, anéanti....

LA MARQUISE.

— Hé bien?

DIDIER.

— Avant que la maladie le terrassât, est-ce qu'il n'aurait pas eu dans sa vie une faiblesse..., une....

La Marquise, *ne le laissant pas finir.*

— Tais-toi, Didier! Ton père a été le plus loyal soldat, le plus noble et le plus fier des hommes..., rien dans son existence contre le devoir, contre l'honneur. Ça, je te le jure; je te le jure.

Didier.

— Ah! quel bien tu me fais! (*Il s'écarte d'un pas en s'essuyant le front.*)

La Marquise, *à part.*

— Il ne m'a rien demandé, à moi.... Pas même effleurée d'un soupçon.... Ah! le noble enfant!

Didier, *revenant vers sa mère.*

— Ainsi, c'est un outrage sans raison qu'on nous fait.

La Marquise, *timidement.*

— Un outrage?

Didier.

— Et le plus sanglant! Tu ne trouves pas?

La Marquise.

— Non.

Didier, *bondissant.*

— Comment?

La Marquise.

— C'est-à-dire... je ne crois pas qu'on ait eu l'intention de t'outrager.

Didier.

— Qu'est-ce qu'il te faut, alors?... Ah! tiens, les mères, vous êtes toutes les mêmes.... Ainsi, toi, mes cris ont pu t'émouvoir tout à l'heure, tu as pleuré de me voir pleurer. Mais au fond, je suis sûr que tu es contente.... Oui, oui, tu es contente.... Je ne m'en vais pas, tu me gardes!

La Marquise.

— Méchant.

Didier.

Eh bien! garde-moi, mais tu ne m'empêcheras pas d'accomplir mon devoir. (*Il prend son chapeau et sa canne.*)

La Marquise.

— Didier, où vas-tu? que vas-tu faire?

Didier.

— N'aie pas peur, rien que de très simple et de très sensé; il y a un tuteur, un responsable. C'est avec lui que je vais m'expliquer.

SCÈNE IX

Les Mêmes, HORNUS, *qui est entré sur les derniers mots.*

Hornus, *à Didier.*

— Il t'enverra coucher, le responsable : et, à sa place, je n'hésiterais pas.

DIDIER, *courant à lui.*

— Ah! Hornus, c'est toi.... Tu sais ce qui m'arrive, tu sais ce qu'ils me font

HORNUS.

— Oui; et je sais aussi que tu vas faire une sottise.

DIDIER.

— Vraiment?

HORNUS.

— Tu prétends demander raison à ce monsieur.... Remarque qu'il ne m'est pas sympathique, le justiciard.... Mais en définitive, tu ne peux pas lui couper les oreilles parce que sa pupille ne t'aime pas.

DIDIER.

— Ce n'est pas vrai, elle m'aime. Je te dis qu'elle m'aime. (*A sa mère.*) Tu le sais, tu l'as vu. Elle me l'a écrit, juré.... Car ne vous y trompez pas, c'est une passionnée, sous cet air de réserve, celle qui paraphe son portrait d'une déclaration aussi brûlante ..

HORNUS, *l'interrompant.*

— Alors, c'est qu'elle t'aimait et qu'elle ne t'aime plus.

DIDIER.

— Mais, pourquoi?

HORNUS

— Pauvre petit! tu en es là?... Tu demandes pourquoi au cœur de la femme....

DIDIER, *avec un cri de larmes.*

— Mais moi, je n'ai rien fait.

HORNUS.

— C'est le secret de cette enfant.... Il n'y a qu'elle qui pourrait te répondre, et encore.

DIDIER.

— Hé bien! nous allons voir ce qu'elle me répondra.... (*Effroi de la Marquise, Hornus la rassure d'un geste. Didier embrassant sa mère sur le front.*) Au revoir, mère.

HORNUS, *le retenant par le bras.*

— Dis donc, petit, prends garde.... Quand on a reçu un congé aussi brutal que le tien,

s'en aller geindre, réclamer, demander pourquoi l'on ne vous aime plus, ce n'est pas une démarche bien digne... (*mouvement de Didier*) ni le vrai moyen de se faire aimer.

DIDIER.

— Je te répète, Hornus, ce que j'ai dit à ma mère. Madeleine n'est pour rien dans tout ceci. Je la sens victime comme moi, prise au même piège... et, tu viens d'en convenir, c'est par elle seule que je puis découvrir la vérité.

LA MARQUISE.

— Tu ne la verras pas, mon pauvre enfant, on ne te la laissera pas voir.

DIDIER.

— Par exemple! Mais je défoncerai les portes, je mettrai le feu à la maison. Il faudra bien qu'elle sorte, que je la voie!

HORNUS.

— En effet, le feu à la maison... ce serait un moyen.... Seulement elle n'est pas chez elle.

DIDIER.

— Qui te l'a dit?

HORNUS.

— Mlle Estelle, tout à l'heure, en la raccompagnant.

DIDIER.

— Ils l'ont fait partir?

HORNUS.

— Non! Mais pour éviter tes poursuites, elle s'est réfugiée chez les Dames-Bleues, dans son ancien couvent.

DIDIER.

— Est-ce vrai?

LA MARQUISE.

— Tu vois donc bien que c'est elle qui ne veut plus de ce mariage....

HORNUS.

— A son âge, au temps où nous vivons, une jeune fille ne se laisse pas enfermer de force.

DIDIER, *accablé.*

— Oh! que c'est cruel.... S'enfermer contre moi, contre mon amour.... Qu'elle ait fait cela, elle!... elle!... (*Il se laisse tomber sur le divan.*)

LA MARQUISE.

— Ne te désole pas, mon chéri.... Ce n'était pas la femme qu'il te fallait, tu le vois bien.... Nous t'en trouverons une autre plus digne de toi.

DIDIER, *d'une voix profonde.*

— C'est celle-là que j'aime, ma mère. C'est celle-là que je voulais.... D'ailleurs (*sourire navré*), si tu m'en trouvais une autre, comme tu dis, es-tu bien sûre que je ne serais pas reçu par le même affront?

LA MARQUISE.

— Pourquoi? quelle idée?

DIDIER.

— Ah! mes amis, mes amis, que je suis malheureux!

HORNUS.

— Enfin, tu ne vas pas te casser la tête parce qu'une petite fille n'aura pas voulu de toi. Voyons, tu n'es pas seul; tu as ton vieil Hornus, tu as ta mère..., et veux-tu que je te dise? Nous ne sommes vraiment aimés que par nos mères. Ça a l'air d'une romance ce que je te dis là, et pourtant c'est l'expérience de toute une existence d'homme que je te livre. Il n'y a que la mère qui nous aime. Ah! pourquoi meurent-elles avant nous!

DIDIER.

— Ne parle pas de l'amour, Hornus; tu ne le connais pas, et tu t'en vantes.

HORNUS, *gêné*.

— C'est vrai. Je ne le connais pas. Mais que diable! il n'y a pas que l'amour au monde. Il y a la fierté, la dignité. Allons, Didier, il faut en finir avec cette histoire. On t'a rendu ta bague, tes lettres; renvoie-lui les siennes, rends-lui son portrait et qu'il n'en soit plus question.

DIDIER, *bondissant.*

— Son portrait! Jamais de la vie.

(*Il le ramasse sur le meuble avec les lettres.*)

HORNUS.

— Que comptes-tu en faire?

DIDIER.

— Je ne sais pas. On verra bien.

LA MARQUISE.

— Mon fils.

HORNUS.

— Nous n'avons rien à craindre, madame, Didier est un honnête homme.

DIDIER.

— Laisse-moi donc tranquille, à toujours me parler de dignité, d'honnêteté. Je ne suis pas un philosophe, comme Hornus, ni un ange comme toi, ma mère. Je suis un pauvre passionné qu'on trompe, qu'on vole, et qui ne cherche qu'à se venger. (*Regardant le portrait.*) « A Didier pour la vie. » C'est écrit, de sa main. Hé bien! si elle veut le

ravoir, son portrait, j'y mets une condition : c'est que je ne le rendrai qu'à elle, et lorsque je l'aurai entendue, de sa bouche, me dire bien en face : « Je ne vous aime plus, je reprends ma parole, je ne vous aime plus ! »

La Marquise.

— Mais ce n'est pas possible, mon ami.

Hornus, *vivement*.

— Pardon, madame, ce qu'il demande là me semble juste, et je crois pouvoir l'obtenir. (*A Didier.*) C'est une entrevue avec Madeleine que tu veux, n'est-ce pas ?

Didier.

— Oui, mais rien que nous deux, nous deux seuls.

Hornus.

— Bien ! Et si, après votre explication, elle te déclare qu'elle ne t'aime plus....

Didier.

— Si ce qu'elle a signé elle-même, elle le rétracte elle-même, alors je lui rends tout ce

que j'ai d'elle, son portrait, ses serments, et je la laisse libre de sa volonté.

HORNUS.

— Sur l'honneur, Didier !

DIDIER.

— Sur l'honneur, Hornus !

(*Rideau.*)

ACTE III

LE COUVENT DES DAMES-BLEUES

Une cour avec galerie de cloître ancien. Un parterre de roses. Des bancs. C'est l'après-midi d'un beau jour de mai. Dans le fond, à demi cachée par les roses, une novice s'active à faire un bouquet. Silence recueilli où ne s'entend que le cliquetis des grands ciseaux.

SCÈNE PREMIÈRE

DIDIER, HORNUS, LA SŒUR TOURIÈRE, *venant tous les trois par la droite. Au fond,* NOËLIE, *en tenue de novice, cueillant des roses.*

LA SŒUR TOURIÈRE, *à Didier et Hornus.*

— Si ces messieurs veulent attendre ici un moment, je vais prévenir notre mère.

(*Elle remonte par la gauche sous la galerie.*)

SCÈNE II

HORNUS, DIDIER, NOËLIE *dans le fond.*

HORNUS.

— Eh bien nous y voilà... tu es content ?

DIDIER, *bas.*

— Hornus, j'ai peur.

HORNUS.

— Laisse donc, c'est ici comme à la

bataille. Tu connais ça... toujours un petit frisson pour commencer, et après le premier coup de feu....

DIDIER.

— Tu crois qu'on me permettra de la voir ?

HORNUS.

— C'est convenu avec la Supérieure.

DIDIER.

— Elle a peut-être changé d'avis ?

HORNUS.

— Non. Je te répète que c'est une femme très droite et très sûre, sa parole vaut la parole d'un brave homme.

DIDIER.

— Et Madeleine est-elle prévenue ?

HORNUS.

— Pas encore.

DIDIER.

— Ah ! mon Dieu, si elle allait ne pas vouloir ?

HORNUS.

— Ne t'inquiète donc pas. La Supérieure s'est chargée de tout; seulement tu sais ce que tu m'as promis. Je me suis engagé pour toi.

DIDIER.

— Ne crains rien.

HORNUS.

— Pas de scène comme avec la cousine..., sois calme.

DIDIER, *sûr de lui.*

— Oh! ça....

HORNUS.

— C'est que je te connais, mon Diable..., une fois sorti de ta boîte....

DIDIER.

— Non! non! Je réponds de moi.

HORNUS, *regardant le cloître*

— Est-ce joli toutes ces roses dans ces vieilles pierres..., et quel recueillement! quelle douceur!

DIDIER.

— Oui, c'est ici qu'elle a grandi, qu'on l'a élevée à tromper, à mentir. (*Le poing levé, en menace.*) Ah! maison maudite.... Je voudrais qu'il ne restât pas de toi une pierre debout.

HORNUS.

— Eh bien! merci, si c'est comme cela que tu commences.

LA TOURIÈRE, *apparaissant sous la galerie à gauche.*

— Madame la Supérieure prie ces messieurs d'entrer chez elle un instant.

(*Hornus et Didier suivent la Sœur par la galerie de gauche.*)

SCÈNE III

NOËLIE *puis* MADELEINE.

NOËLIE.

— Là!... je crois que j'en aurai assez pour fleurir le maître-autel.

(*Elle s'assied à côté de ses fleurs sur un banc.*)

MADELEINE, *debout derrière elle, un livre sous le bras et sans la reconnaître.*

— Voulez-vous que je vous aide à faire vos bouquets, ma sœur ?

NOËLIE.

— Bien volontiers, mademoiselle.

MADELEINE, *tressaillant.*

— Ah! mon Dieu, cette voix. (*Noëlie se retourne.*) Est-ce possible?

NOËLIE, *très calme, sourire triste.*

— Bonjour, Madeleine.... Je savais que vous étiez ici pour quelque temps; la Supérieure me l'avait dit, seulement j'étais en retraite, voilà pourquoi nous ne nous sommes pas rencontrées.

MADELEINE.

— Mais moi, je ne me doutais pas.... Quelle surprise!... Personne ne m'avait dit....

NOËLIE.

— Personne ne pouvait vous parler de Noëlie, ici on ne sait pas ce que c'est.... Cette pauvre Noëlie, vous vous la rappelez?... Bien enfant, bien frivole, mais pas méchante! oh! ça, non..., pas méchante.... Eh bien, c'est fini, il n'y a plus de Noëlie.... Pour tout le monde je suis la « postulante » en attendant de m'appeler sœur Marie-Thérèse.

MADELEINE.

— Ma pauvre amie !... mais que s'est-il donc passé? moi qui vous croyais si heureuse.

NOËLIE.

— Je suis très heureuse, Madeleine. Par exemple, depuis vous, j'en ai eu, de mauvais jours, je l'ai bue jusqu'à la lie toute la misère humaine : lâchetés, trahisons, mensonges.... Si vous saviez..., si je pouvais vous dire..., mais mon malheur est trop laid, je ne peux pas en parler, même à une amie comme vous.... Ah ! l'horreur.... Enfin laissons cela. Maintenant Dieu m'a prise... je suis bien.... Faisons mes bouquets, voulez-vous ?

MADELEINE, *assise à côté d'elle et travaillant.*

— Moi aussi, j'ai eu de la peine.

NOËLIE.

— Vous ne vous êtes pas mariée non plus ?

MADELEINE.

— Non, au dernier moment, cela n'a pas pu se faire.

NOËLIE.

— Est-ce singulier, cette analogie de nos deux existences. (*Baissant la voix.*) Comme les hommes sont menteurs, dites, comme ils sont lâches!... Il vous a laissée?... Il n'a plus voulu, le vôtre aussi?

MADELEINE.

— Oh! non... moi, ce n'est pas cela..., mon tuteur s'est opposé..., c'est moi-même qui n'ai pas voulu.

NOËLIE.

— Vraiment!... Pauvre monsieur Didier, qu'il a dû souffrir!... Mais comment avez-vous pu, vous qui êtes si bonne?...

MADELEINE.

— Ce n'est pas ma faute, allez!... un obstacle, un obstacle insurmontable..., le père de Didier était fou..., on nous l'avait toujours caché..., et fou dans des conditions telles que le fils infailliblement.. .

NOËLIE.

— Ah! le malheureux.

MADELEINE.

— Cela m'a causé un profond chagrin.

NOËLIE.

— Et alors, comme vous l'aviez souvent dit, vous êtes venue vous réfugier dans votre ancien couvent....

MADELEINE.

— M'abriter, me recueillir quelques jours. Tous mes souvenirs sont ici, je revis toute mon enfance.... J'aime surtout ce petit cloître. L'après-midi, pendant la classe de chant, je viens m'asseoir sur ce banc avec un livre.... Elle n'est pas commencée encore?

NOËLIE.

— La classe de chant?... Non, pas encore, je ne serais pas là..., c'est moi qui la fais.... On m'a mise à ça et à la chapelle.

MADELEINE.

Oh! je vous dois de bonnes heures.... La fraîcheur de ces voix de fillettes me berce, m'apaise. C'est un repos béni.... Il me semble que je n'ai plus de peine. (*Un si-*

lence. Les deux jeunes filles continuent à faire leurs bouquets.)

NOËLIE, *voix profonde.*

Oh! la paix du cloître, il n'y a pas d'autre asile..., d'autre refuge contre la vie, la triste, la cruelle vie. Certes, j'ai été bien frappée, bien meurtrie.... Hé bien! tout à l'heure, en coupant mes roses, je songeais comme tout cela est loin et vague.... De ma douleur je n'ai plus qu'un engourdissement.

MADELEINE.

— Vous ne regrettez rien du monde?

NOËLIE, *vivement.*

— Rien.

MADELEINE.

— Vous êtes complètement heureuse?

NOËLIE.

— Complètement, non. Je ne suis encore que postulante. Mon bonheur ne sera complet que lorsque j'aurai prononcé mes vœux.

MADELEINE.

— Ce sera, quand?

NOELLIE.

— Oh! quand notre mère voudra. Elle dit que je suis trop jeune, qu'il faut attendre..., encore attendre! (*Avec passion.*) Oh! le jour de ma prise de voile, ce jour-là, oui, je serai tout à fait heureuse.

MADELEINE.

— Je voudrais avoir le courage de faire comme vous.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ESTELLE, LE CONSEILLER.

ESTELLE, *se retournant comme pour parler à quelqu'un.*

— Je la vois, merci. (*S'approchant du banc où travaillent les deux jeunes filles.*) Madeleine!... Hé adieu, ma toute belle.

MADELEINE, *se levant, très surprise.*

— Tiens, vous voilà? (*Elles s'embrassent.*)

LE CONSEILLER.

— Bonjour, petite cousine.

MADELEINE, *un peu effrayée.*

— Vous aussi? Qu'y a-t-il donc? qu'est-ce qui se passe?

LE CONSEILLER.

— J'allais vous le demander.

ESTELLE.

— Nous avons reçu une convocation de la Supérieure.

MADELEINE.

— Je ne sais pas, elle ne m'a rien dit.... Je vais toujours la prévenir.

LE CONSEILLER.

— On y est allé, cousine.

MADELEINE.

— Alors, asseyez-vous un moment.

ESTELLE, *épanouie.*

— Ah! qu'il fait bon ici..., c'est frais..., ça embaume.

MADELEINE, *à demi-voix, à cause de la novice qui ramasse ses bouquets.*

— Et de là-bas, rien de nouveau? Personne n'est venu?

ESTELLE.

— Non, personne.

MADELEINE.

— Pas de lettre non plus?

ESTELLE

— Non.

MADELEINE.

— Ah! tant mieux.

ESTELLE.

— Hier, en allant à l'audience chercher le Conseiller mon frère, j'ai croisé le landau de la Marquise..., nous avons échangé un salut un peu froid... mais très correct.

LE CONSEILLER.

— Je crois maintenant que c'est une affaire jugée.

ESTELLE.

— Il ne faut plus penser à tout cela, chère mignonne.

MADELEINE.

— Ah! je voudrais bien; mais c'est comme

une pierre que j'ai sur le cœur..., l'idée que ce pauvre garçon se désole à cause de moi....

ESTELLE, *émue.*

— C'est vrai qu'il me faisait peine, chez lui, l'autre jour....

LE CONSEILLER, *entre ses dents, furieux.*

— Qu'est-ce qu'elle va lui dire?

ESTELLE, *qui le guette, se reprenant vite.*

— Seulement Parisien, vous savez, et si volage, oubliant si vite.

LE CONSEILLER, *à la novice qui s'en va emportant ses bouquets.*

— Je vous en prie, ma sœur, ne vous en allez pas... si c'est notre présence....

NOËLIE.

— Non, non, mes bouquets sont finis, je les porte à la chapelle. (*Elle disparaît par le fond.*)

SCÈNE V

LES MÊMES *moins* NOËLIE.

ESTELLE, *bas à son frère.*

— Tu l'as reconnue?

LE CONSEILLER.

— Mademoiselle Mérès.

MADELEINE.

— Oui.... Vous savez pourquoi elle est entrée aux Dames-Bleues?

ESTELLE.

— Un coup de tête..., mariage rompu..., une histoire un peu comme la vôtre, avec cette différence que c'est le fiancé qui n'a plus voulu.

MADELEINE.

— Mais la raison de cette rupture, la connaît-on?

ESTELLE, *roulant des yeux de mystère.*

— Une aventure scandaleuse arrivée à la mère autrefois..., toute la ville s'en était occupée..., et alors vous comprenez....

MADELEINE.

— Cependant elle n'y était pour rien, elle.

ESTELLE.

— Dieu! non, la pauvre petite.

LE CONSEILLER.

— Mais allez donc épouser la fille d'une mère pareille!

MADELEINE.

— Et vous trouvez ça juste, vous, que

les enfants soient responsables des fautes de leurs parents?

ESTELLE.

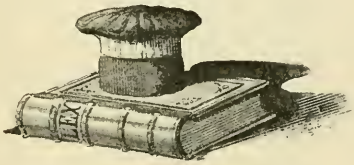
— Effectivement..., il y a là quelque chose....

LE CONSEILLER, *interrompant.*

— Juste ou non, c'est la loi et il faut la subir. Elle l'a si bien compris, la pauvre fille, qu'elle est venue s'enfermer ici, plutôt que de s'exposer à de nouveaux refus, de nouvelles humiliations.

MADELEINE.

Ah! vous aurez beau dire, mon tuteur; on éprouve devant cela un sentiment de pitié, de révolte.



SCÈNE VI

LES MÊMES, LA SUPÉRIEURE, HORNUS *arrivant par la galerie de gauche.*

LA SUPÉRIEURE.

— Monsieur le Conseiller, je suis votre servante.

ESTELLE, *se levant.*

— Ah! voilà ma mère. (*Mouvement de stupeur à la vue d'Hornus, qui salue froidement.*)

La Supérieure, *à Estelle.*

— Restez, je vous en prie, mademoiselle. (*Montrant le fond.*) Nos petites fauvettes de la classe de chant n'ont pas encore commencé leur ramage, nous serons bien ici pour causer.... Vous connaissez monsieur Hornus, je n'ai pas besoin de vous le présenter. (*A Madeleine.*) Toi, ma petite fille, laisse-nous un moment, mais ne t'éloigne pas trop, nous aurons besoin de toi.... Oh! ce n'est pas la peine de t'émouvoir. Tu sais que nous t'aimons tous, que tous nous te voulons heureuse.... (*L'embrassant au front.*) Va, mon enfant, va; je t'appellerai. (*Madeleine s'éloigne par la droite.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES *moins* MADELEINE.

LA SUPÉRIEURE, *à Hornus.*

— Mettez-vous là, mon cher Hornus, (*Hornus s'incline, elle-même s'assied*) et venons au fait tout de suite.... (*S'adressant au Conseiller et à sa sœur.*) M. le marquis d'Alein, quoi que vous ayez pu lui dire, demeure convaincu qu'on fait parler et agir Madeleine contre sa volonté (*mimique indignée d'Estelle*); il désire avoir avec elle....

HORNUS.

— Elle seule.

La Supérieure.

— Un entretien définitif où elle lui signifiera ses sentiments. A cette condition, il se résigne, accepte la rupture et rend les gages d'affection qu'on lui a confiés. Est-ce bien cela, monsieur Hornus?

Hornus.

— Parfaitement.

La Supérieure.

— Il m'a semblé que c'était le moyen de sortir d'une situation délicate, pénible pour tous. Mais avant d'en parler à Madeleine, j'ai voulu avoir votre avis.

Le Conseiller.

— Permettez-moi de vous dire d'abord, madame la Supérieure, combien je regrette de vous voir mêlée à ces tristes débats de famille.

La Supérieure.

— Et pourquoi, monsieur de Castillan? Remarquez que j'en suis un peu, de vos deux familles : très ancienne amie de M. Hornus, qui représente ici le marquis

d'Alein, j'ai eu près de moi pendant dix ans Mlle de Rémondy. Je l'ai élevée, lui ai tenu vraiment lieu de mère.... il me semble que ma place est toute naturelle dans cet arbitrage familial.

LE CONSEILLER.

— Si j'ai regretté de vous y voir, madame, c'est que, malgré toute ma déférence, je suis obligé d'opposer un refus formel à ce que vous nous demandez. Cette entrevue n'est pas possible.

LA SUPÉRIEURE.

— Et la raison?

LE CONSEILLER.

— L'accueil fait à ma sœur l'autre jour.

ESTELLE.

— Vous ne vous imaginez pas, ma mère.... Une violence.... un délire!... Voyons, monsieur Hornus, vous étiez là; et ma démarche n'avait rien que de naturel, en somme!

HORNUS, *ironique, se tournant vers la Supérieure.*

— Oh! très naturel; on venait surprendre

ce pauvre garçon en plein bonheur, lui annoncer brusquement une rupture dont on ne lui donnait même pas le motif.

Le Conseiller.

— Vous nous aviez priés de le taire, le motif.

Hornus.

— Vous savez bien que vous n'en aviez pas.

Le Conseiller.

— Pourtant, le fait est incontestable. Le père de M. le marquis d'Alein a été fou, un fou dangereux, isolé pendant plus de quinze ans.

Hornus.

— Dès le premier jour, monsieur, nous avons épuisé cette discussion. Oui, la maladie a existé, mais sans hérédité possible, puisque l'enfant....

Le Conseiller, *l'interrompant.*

— Hé, monsieur, l'enfant est aussi déséquilibré que le père.... Si nous prenions tous les actes de sa vie....

HORNUS.

— Je vous défie bien de trouver dans la vie de Didier autre chose que de la bonté, de la vaillance.

LE CONSEILLER.

— Voyons, voilà un fils de veuve, un fils unique, qui, pendant son année de service obligatoire et sans le moindre goût pour le métier de soldat, part en Tunisie comme volontaire.

ESTELLE.

— Si cela n'est pas de la fêlure!

LE CONSEILLER.

— Il fait la campagne, on le nomme officier; immédiatement il démissionne.

HORNUS.

— Puisqu'il n'aimait pas le métier....

LE CONSEILLER.

— Pourquoi est-il parti?

HORNUS.

— On manquait d'entrain dans son régiment. Didier portait un beau nom, il a voulu

donner l'exemple. Vous pouvez appeler cela démence, nous disions héroïsme autrefois.

ESTELLE.

— Enfin, monsieur, depuis deux ans que le marquis d'Alein habite notre pays, ses excentricités y sont fameuses. Je ne sais si vous connaissez l'histoire de son garde-chasse.

HORNUS.

— Sautecœur? oui, je la connais.

LE CONSEILLER, *à la Supérieure.*

— Figurez-vous, ma mère, une famille de bandits, vermine de prison, braconniers et pillards de père en fils.... Eh bien, c'est un de ces Sautecœur que le marquis vient de prendre pour garder ses bois. Est-ce de l'héroïsme cela, monsieur?

HORNUS.

— Ce n'est pas de la folie non plus... essayer de rompre une hérédité de misère et de honte! Utopie si vous voulez; et encore, je n'en suis pas sûr.

LE CONSEILLER.

— Je ne parle pas des duels, des paris extravagants.

ESTELLE.

— A Nice, cette mascarade sous le balcon de sa fiancée..., cet hôtel pris d'assaut devant la foule.

LE CONSEILLER.

— Un frénétique, un casse-cou, je vous dis.

HORNUS.

— Non, monsieur le Conseiller..., un jeune homme!... ce qui devient très rare aujourd'hui.

LE CONSEILLER.

— Attendez-le un peu, votre jeune homme, vous m'en donnerez des nouvelles.

ESTELLE.

— Je vous assure, monsieur Hornus, que l'autre jour à Colombières j'ai eu un fou en face de moi, un fou à faire peur.

HORNUS, *souriant.*

— Mais c'est l'amour, cela, ma pauvre demoiselle, l'enragement d'un cœur passionné à qui l'on vient d'enlever ce qu'il aime.

ESTELLE.

— Hé bien, si c'est cela l'amour, c'est effrayant.... Mais je ne veux pas le croire. (*Elle se tourne vers la Supérieure.*)

LA SUPÉRIEURE, *décroisant ses mains avec un bon sourire.*

— Ce n'est pas moi qui vous renseignerai.

HORNUS, *gaiement.*

— Le fait est que nous formons ici un singulier tribunal pour juger ces questions de mariage et d'amour. (*A la Supérieure.*) Vous qui n'êtes qu'à Dieu, ma mère..., moi, un vieux garçon, très vieux.... Mlle de Castillan qui me paraît tout ignorer de l'existence.

ESTELLE, *indignée.*

— Mais le Conseiller mon frère a été fiancé, lui, marié.

HORNUS. *bas.*

— Et même veuf.

ESTELLE.

— Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil.

HORNUS

— En effet. on ne s'imagine pas M. le Conseiller....

LE CONSEILLER.

— Le mariage est pour moi un engagement sérieux qui ne comporte pas d'exaltation romanesque. Du reste, il ne s'agit plus de mariage ici. La décision de Mlle de Rémondy est absolue à ce sujet; nous ne nous occupons que du plus ou moins d'opportunité d'une entrevue....

HORNUS, *vivement.*

— Qu'il est de toute justice de nous accorder.

LE CONSEILLER.

— Ce n'est pas mon sentiment.

HORNUS.

— Alors, vous donnez raison à toutes nos

méfiances, puisque vous craignez de mettre en présence nos jeunes gens.

Le Conseiller.

— Nous sommes au-dessus de vos méfiances.

Estelle, *majestueuse.*

— A cinq cents pieds au-dessus.

La Supérieure.

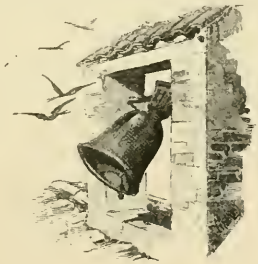
— En tout cas, on pourrait toujours consulter Madeleine.

Le Conseiller, *avec hésitation, les lèvres serrées.*

— Madeleine n'est pas majeure et ne saurait agir sans l'assentiment de son tuteur; mais enfin, comme il vous plaira, madame la Supérieure.

La Supérieure, *appelant.*

— Madeleine! Madeleine!



SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADELEINE *apparaissant par la galerie à droite.*

LA SUPÉRIEURE.

— Viens ici, ma fille, et parle-nous bien à cœur ouvert.

MADELEINE.

— Oh! mon Dieu..., que veut-on encore de moi?

HORNUS.

— Une chose bien simple, mademoiselle... Didier demande à vous revoir.

MADELEINE, *effrayée.*

— Oh! non....

HORNUS.

— Pas longtemps.... Juste assez pour vous entendre dire que vous ne l'aimez plus.

MADELEINE.

— Non, pas cela..., je vous en prie..., jamais..., je ne pourrais pas.

HORNUS.

— Enfin, puisque vous ne voulez plus de lui, le pauvre enfant, puisque vous lui reprenez votre amour....

MADELEINE.

— Mais je n'ai pas dit..., ou du moins, c'est bien malgré moi; j'ai été assez malheureuse de ce qui arrive....

HORNUS.

— Rien ne s'est fait sans votre consentement.

MADELEINE.

— C'est vrai.

HORNUS.

— Eh! bien, donnez-lui-en l'assurance, il ne demande que cela.

MADELEINE.

— C'est au-dessus de mes forces.

HORNUS.

— Pourtant, mademoiselle, il faut avoir le courage de ses actes. Qu'avez-vous à craindre d'un bon et loyal garçon, qui vous respecte et qui vous aime de tout son cœur?

MADELEINE.

— Je ne peux pas lui dire la cause de mon refus, il faudrait mentir. (*A la Supérieure.*) Non, non, ma mère; je vous en prie, je vous en prie!

LA SUPÉRIEURE.

— Malheureusement, ce jeune homme a ton portrait, tes lettres, et c'est à toi seule qu'il veut les rendre.

MADELEINE.

— Hé bien, mais qu'il les garde. Je ne lui réclame rien; trop heureuse si ce sou-

venir pouvait le consoler du mal bien involontaire que je lui cause.

HORNUS, *à part.*

— Tiens! tiens!... mais bravo.

ESTELLE, *avec élan.*

— En effet, nous n'y pensions pas, personne, voilà qui arrangerait tout.

LE CONSEILLER, *nerveux.*

— Sans doute... qui arrangerait tout..., mais un jour peut venir où notre cousine serait gênée de savoir ce portrait, avec la dédicace qui l'accompagne, aux mains de son ancien fiancé.

MADELEINE.

— Pourquoi?

LA SUPÉRIEURE.

— On suppose le cas, mon enfant, d'un nouveau parti se présentant pour toi.

HORNUS, *regard au Conseiller.*

— Peut-être est-il déjà en route, ce nouveau parti.... et c'est justement ce que Didier ne veut pas admettre.

LE CONSEILLER.

— Comment cela?

HORNUS.

— Tant que Mlle de Rémondy ne lui aura pas exprimé sa volonté, il la considère comme engagée avec lui et ne laissera personne toucher à son bien, je vous en réponds.

LE CONSEILLER.

— Quelle folie!

HORNUS.

— La folie de l'amour, vieille comme le monde.... De celle-là, oui, le pauvre enfant est frappé, à fond et cruellement.

LE CONSEILLER.

— Donc, si je comprends bien, voilà une jeune fille qui ne pourra plus se marier sous peine d'un éclat, d'un scandale....

MADELEINE.

— Il n'y aura pas de scandale, mon tuteur. Dès ce moment, ma résolution est prise. Je ne me marierai jamais.

La Supérieure, *gaiement.*

— En voilà, du nouveau !

Madeleine.

— Je suis rentrée dans ce couvent, et je suis décidée à n'en plus sortir.

Estelle, *vivement.*

— Ah! mais non, par exemple!

Hornus, *à part.*

— Elle est sincère au moins celle-là.

La Supérieure, *à Estelle.*

— Rassurez-vous, mademoiselle, les vocations chez nous ne se décident pas aussi vite. (*A Madeleine.*) Tu comprends bien, ma chère petite, que je ne peux pas, pour le moment, prendre ta parole au sérieux. Nous aurions trop l'air de nous tourner vers le bon Dieu pour nous sortir d'embarras. Seulement, il est temps d'en finir.... Voyons, il est bien convenu, n'est-ce pas, que tu ne veux plus ce mariage?

Madeleine, *nerveuse.*

— Non, ma mère, ce n'est pas ainsi qu'il

faut dire. Il me semble bien, au contraire, que cette union me convenait, que nous aurions pu être heureux ensemble; mais on m'a dit, on m'a fait comprendre que ce n'était pas possible, on m'a montré un avenir si sombre, si effroyable....

HORNUS, *violemment*.

— On vous a trompée, je vous le jure.... Oh! chère petite Madeleine, dire que vous avez eu ce bonheur, que Dieu vous a fait cette grâce de trouver ce qui est si rare aujourd'hui, ce que vous ne rencontrerez plus jamais peut-être, l'amour dans le mariage, et le vrai, le grand amour, jeune, charmant, passionné, fidèle..., ce rêve de l'honnête femme, vous le teniez et vous le laissez fuir!

LA SUPÉRIEURE, *souriant*.

— Ah! mon Dieu, mon cher Hornus, mais je ne vous reconnais plus.... Tant de flamme, de véhémence!...

ESTELLE.

— Quelques prédicateurs de ce genre, les couvents seraient vite déserts.

LE CONSEILLER, *à Madeleine.*

— Des phrases, mon enfant, rien que des phrases; et au bout de tout cela l'existence de la marquise d'Alein, quinze ans de martyre et de larmes dans l'épouvante et la solitude.

LA SUPÉRIEURE.

— Le fait est que c'est bien terrible aussi. (*Serrant Madeleine contre elle.*) Chère fille!

LE CONSEILLER.

— Mais son tuteur était là, madame, et si mon affection n'avait pas suffi à l'éclairer, j'étais bien décidé à employer contre ce mariage toute l'autorité que me donne la loi encore pour quelque temps.

LA SUPÉRIEURE.

— Alors, mon enfant, tu n'as plus qu'une chose à faire.... Accorde à ce malheureux, car il est vraiment à plaindre....

HORNUS.

— Oh! oui, bien à plaindre.

La Supérieure.

— Accorde-lui les cinq minutes qu'il te demande, aie ce courage, et vous n'entendrez plus jamais parler de lui.

Le Conseiller.

— En y songeant, ma foi, c'est encore ce qu'il y aurait de plus simple.

Hornus, *railleur*.

— Voyez, M. le Conseiller lui-même est de cet avis, maintenant.

Madeleine, *après un silence*.

— Je recevrai ce jeune homme quand vous voudrez, ma mère.

La Supérieure.

— Mais tout de suite.

Madeleine, *surprise*.

— Comment?

La Supérieure

— Il est là... chez moi.... il attend.

Madeleine.

— Soit, je suis prête!

La Supérieure.

(*Elle sonne deux coups à la cloche pendue sous l'un des arceaux, puis s'adressant à Hornus et aux autres.*) Nous allons entrer à côté, dans le parloir, si vous voulez bien. (*A la Sœur tourière qui est venue à l'appel de la cloche.*) Dites à la personne qui est chez moi de se rendre ici, dans le cloître.

Estelle, *bas, au Conseiller.*

— Je trouve ma mère bien imprudente.... Voyez-vous qu'il lui vienne un de ses accès!

Hornus, *comiquement, pour l'effrayer.*

— Le terrible, c'est que ça se gagne... (*Geste d'épouvante de la vieille fille.*) Oui, mademoiselle..., même à distance!... (*Ils sortent.*)

SCENE IX

MADELEINE, *seule.*

— Tout de suite comme cela.... Qu'est-ce que je vais lui dire, mon Dieu!

(*Les élèves de la classe de chant défilent en silence, deux par deux, sous les arceaux du fond, menées par Noëlie.*)

SCÈNE X

MADELEINE, DIDIER.

MADELEINE, *regardant venir Didier qui entre par la gauche.*

— Qu'il est pâle! comme il a changé!... En si peu de jours!... (*Il s'est arrêté devant elle. — Un silence. — puis timidement.*) Bonjour, Didier.

DIDIER, *s'inclinant.*

— Mademoiselle, je..., pardonnez-moi.... Je... je ne peux pas.... (*Il s'arrête haletant, la gorge serrée, la bouche, les mains toutes*

tremblantes.) Enfin, c'est affreux!... Avoir attendu ce rendez-vous avec tant d'angoisse! et puis maintenant que j'y suis, que je vous ai là..., l'idée que mon bonheur, ma vie, dépendent de ces quelques minutes, que jamais plus.... Voilà que les mots me manquent, quand il me les faudrait si beaux, si éloquents.... Oh! mais ce n'est qu'un moment, je vais pouvoir.... Attendez, restez.... je vais pouvoir!...

MADELEINE.

— Je vous en prie, calmez-vous, apaisez-vous. (*Elle le fait asseoir sur le banc et reste debout près de lui.*) Aussi, pourquoi venir, pourquoi chercher à vous torturer encore?

DIDIER.

— Pourquoi je suis venu?... je ne sais plus. Je vous vois, je vous entends.... Ah! que je suis bien.

MADELEINE, *troublée.*

— Didier.

DIDIER, *la tête levée vers elle.*

— Mon amie.

MADELEINE, *se reculant.*

— Ne m'appelez plus votre amie! Je vous ai fait trop de mal. Gardez ce nom pour une autre.

DIDIER.

— C'est vrai, j'ai bien souffert.... Pensez, notre petit chez-nous, là-bas, qui vous attendait.... la maison toute prête, parée pour vous recevoir, et puis on me dit : « Elle ne vient pas, elle ne viendra jamais. » Et j'ai vécu tout seul là-dedans.... Oh! oui, on m'a fait beaucoup de mal. Mais ce n'est pas vous. Je suis sûr que ce n'est pas vous.

MADELEINE, *vivement.*

— Si, Didier! c'est moi, moi seule. Je veux que vous n'accusiez que moi.

DIDIER.

— Vrai?... bien vrai?... C'est vous?... Alors, c'est que j'ai commis quelque faute que j'ignore, car enfin, vous êtes juste, vous êtes bonne, et pour me punir aussi

sévèrement, il faut que je vous aie paru bien coupable.... Mais de quoi? Depuis quinze jours je cherche, je me demande.... Voyons, dites-moi, aidez-moi, que je puisse me défendre.... Quand on condamne un homme à mort, c'est bien le moins qu'on lui dise ce qu'il a fait.

MADELEINE.

— Vous ne m'avez rien fait. Je n'ai rien à vous reprocher, je vous jure.

DIDIER.

— Et pourtant, vous ne voulez plus de moi.... J'avais votre amour, — oh! ne dites pas non, — j'avais votre amour et je l'ai perdu! Vous vous étiez donnée « pour la vie », vous vous êtes reprise.... et cela sans raison? Est-ce que c'est possible?

MADELEINE.

— Quelque chose en dehors de vous..., de moi.... une fatalité de la vie qui nous sépare!

DIDIER.

— Quelle fatalité?... Vous en aimez un

autre? Avouez-le-moi donc.... Je préfère tout à cette horrible incertitude.... Madeleine, vous aimez quelqu'un? Qui est-ce? Votre cousin, n'est-ce pas?

MADELEINE, *stupéfaite.*

— M. de Castillan? Jamais.... Quelle idée!

DIDIER.

— C'est qu'il vous épouserait bien, lui!... et avant que son deuil finisse.

MADELEINE, *hésitante.*

— Lui, croyez-vous?

DIDIER.

— Vous ne vous en êtes pas aperçue? C'est assez visible pourtant.

MADELEINE.

— Oh! non..., non! de sa part, ce serait trop mal.

DIDIER.

— Trop mal, pourquoi?... Ah! Je devine, je devine.... Il y a longtemps que j'aurais dû m'en douter. C'est de là que vient la calomnie; c'est cet homme qui m'a chassé de

votre cœur. Et qu'il l'ait fait uniquement pour se mettre à ma place, voilà ce qui vous indigne, vous, généreuse et loyale.

MADELEINE.

— Non, non, Didier. Rien de tout cela. Personne ne vous calomnie.... Je n'ai jamais aimé personne que vous, vous le savez bien !...

DIDIER, *avec un cri.*

— Ainsi, vous m'aimiez !... C'est vous qui le dites.... Vous m'aimiez !

MADELEINE, *voulant se reprendre.*

— Je le croyais du moins.... Il me semblait bien....

DIDIER.

— Et maintenant vous ne m'aimez plus.... Est-ce possible, Madeleine ? J'ai voulu vous l'entendre dire à vous-même.... Tenez, vous me demandiez pourquoi je suis venu ? Maintenant je me rappelle, je suis venu pour cela, exprès pour cela.... Mais vous ne pourrez pas me le dire, que vous ne m'aimez plus.... vous ne le pourrez pas.

MADELEINE.

— Il le faut pourtant, Didier.... Il le faut.... Je le dois!... (*Musique religieuse dans le couvent. L'aubade du premier acte transcrite pour l'orgue et des voix d'enfants.*)

DIDIER.

— Ecoutez!

Chœur de fillettes, dans le fond.

O Vierge Marie,
Lis éblouissant,
Ta grâce illumine
Tout le firmament.

DIDIER.

— Écoutez... ce que chantent ces enfants.

MADELEINE.

— Un cantique à la Vierge.

DIDIER, *très ému.*

— Un cantique?... mais c'est l'air de notre aubade, à Nice.... Souvenez-vous.

MADELEINE, *écoutant.*

— C'est vrai.

DIDIER, *bas.*

— Le chant de nos fiançailles.

MADELEINE.

— Oh! mon Dieu. (*Elle s'est laissé tomber sur le banc et fredonne en suivant la lointaine ritournelle de l'orgue.*)

L'aubade espagnole
Se chante en aimant.

DIDIER, *penché sur elle, et parlant tout bas, pendant que la musique continue.*

— Tout ce qu'il nous rappelle, cet air-là, dites, Madeleine.... Cette terrasse là-bas..., le ciel pur, la mer sans une ride, du bleu partout, et vous que je tenais à pleins bras, que j'appelais ma femme, ma chère femme, à voix haute, devant tous. (*Il la serre doucement dans ses bras.*) O le beau rêve, le beau rêve!... Recommençons-le, veux-tu?.. Ta main, ta petite main dans la mienne. Ta tête sur mon épaule... écoute-la, écoute-la encore l'aubade que te donne le bien-aimé.... Mad.... ma petite Mad....

MADELEINE, *laissant aller sa tête sur son épaule.*

— Didier! (*Puis debout brusquement.*)

Qu'est-ce que je fais!... Mon Dieu! non, non..., laissez-moi.

DIDIER, *essayant de la ressaisir.*

— Madeleine! Madeleine!

MADELEINE.

— Non, je vous en prie, ce n'est pas possible.

DIDIER.

— Mais, pourquoi? Au nom du ciel! Pourquoi? Mais c'est à devenir fou.... Madeleine, voyons, vous m'aimez, tu m'aimes! Ta main me l'a dit..., ton bras..., la brûlure de tout ton être.... Tu m'aimes....

MADELEINE.

— Ah! vous êtes cruel.... C'est une pitié de me torturer ainsi.

DIDIER, *la voix changée, très calme tout à coup.*

— Cruel, moi?... Pardon! Je ne voulais pas être cruel..., c'est fini..., je ne vous torture plus.

(*Il tire une enveloppe de sa poche.*)

MADELEINE.

— Que faites-vous?

DIDIER.

— Votre portrait, vos lettres, tout ce que j'avais de vous, voilà. (*Il les pose sur le banc.*) Dites-moi maintenant que vous ne m'aimez plus. Si, si, il faut, je veux que vous me le disiez.

MADELEINE, *détournant la tête.*

— Je ne vous aime plus.

DIDIER.

— Adieu.

(*Il fait deux pas, chancelle et se laisse tomber sur le banc.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE CONSEILLER, HORNUS, LA SUPÉRIEURE.

MADELEINE, *dans les bras de la Supérieure.*

— Ah! mes amis, qu'est-ce que j'ai fait? Je lui ai dit que je ne l'aime plus; et de cette minute même, je me sens à lui comme jamais.

LE CONSEILLER.

— Allons donc! vous savez bien que c'est impossible. (*A la Supérieure.*) Emmenez-la, ma mère, emmenez-la.

La Supérieure, *entraînant la jeune fille.*

— Viens..., viens.

Hornus, *qui s'est rapproché de Didier et lui met la main sur l'épaule.*

— Courage, fils... Tu as bien agi; la vie te récompensera..., allons, arrive!...

Didier.

— Attends. (*Il se lève brusquement et marche droit au Conseiller.*) Un mot, monsieur de Castillan. (*Le doigt levé sur sa figure.*) Vous savez, vous. (*Madeleine au fond s'arrête et écoute.*) Elle est libre pour tous, mais pas pour vous.... Si jamais vous leviez les yeux sur elle.... (*Mouvement de Madeleine retenue par la Supérieure.*)

Le Conseiller, *très hautain.*

— Oh! monsieur, les hommes comme vous n'ont rien de bien effrayant : on les douche et on les enferme.

Didier.

— Vous dites?

LE CONSEILLER.

— Je dis, monsieur le marquis d'Alein, que vous voilà fou comme votre père, et qu'on ne se bat pas avec un fou.

HORNUS, *avec un mouvement pour s'élancer.*

— Monsieur!

DIDIER, *le retenant.*

— Laisse, Hornus, laisse.... Enfin, maintenant, j'ai compris!

(*Rideau.*)

ACTE IV

MÊME DÉCOR QU'AU SECOND ACTE

Le coquet salon blanc, « chez nous », de Colombières. Rien de changé. Les meubles aux mêmes places; la haute porte-fenêtre entr'ouverte au fond sur le perron.

SCÈNE PREMIÈRE

DIDIER, *sur le divan, plusieurs gros livres de médecine à côté de lui, un autre à la main, et lisant à voix haute.*

— « Ainsi le fils d'un fou semble destiné « à la folie.... L'homme porte en lui, léguée « par ses parents, la carte muette de ses « maladies.... Et la vie des héréditaires se « passe à signifier la mort ! » (*Il ferme le livre et le jette sur le divan.*) Est-elle sinistre, cette science moderne, avec son hérédité ! Ils n'en veulent plus sur le trône et ils l'installent dans la famille, au cœur de

nos foyers, comme une menace, une angoisse perpétuelle.... (*Il se lève et marche.*) Et d'abord, est-ce qu'on connaît l'avenir? Est-ce qu'on peut deviner à l'avance la carte d'une maladie, quand chaque instant de l'existence, chaque passion, chaque geste la modifie, cette carte, et la complique?... Moi, tout petit, j'étais — paraît-il — tout le portrait de mon père.... Deux ans après, j'ai tourné à ma mère brusquement, le regard, l'allure, les cheveux.... Maintenant à qui est-ce que je ressemble?

(*Il s'arrête devant la glace et se regarde avec anxiété.*)

SCÈNE II

DIDIER, HORNUS.

HORNUS, *dehors, sur le perron.*

— Didier!!

DIDIER, *tressaillant.*

— Ah! c'est toi.

HORNUS.

— Allons! Un tour dans les vignes.... Il fait un temps clair et vif.. . l'écorce des platanes claque.... c'est un vrai plaisir de marcher.

DIDIER.

— Non, merci.

HORNUS.

— Viens donc, j'ai mon Virgile dans ma poche; nous dirons du latin aux abeilles, comme quand tu étais petit.

DIDIER.

— Non, pas ce matin.

HORNUS.

— Pas de chance, ce n'est jamais ce matin avec toi.... Voyons, quand ce ne serait que pour ta mère! Depuis qu'elle a connu ta scène avec ce misérable. ça l'ennuie de te voir seul, absorbé; je ne sais pas ce qu'elle se figure.... Arrive donc.... Tu ne veux pas?

DIDIER.

— Pas aujourd'hui, je t'en prie..., demain!... Je te promets que nous ferons une grande course.

HORNUS.

— Allons, va pour demain.

DIDIER.

— Bonne promenade, mon vieux maître. (*Hornus s'éloigne.*)

SCÈNE III

DIDIER, *puis* LA MARQUISE.

DIDIER, *seul.*

— Pauvre mère, c'est vrai que depuis ce jour-là, elle me guette, elle se tourmente.... (*Regardant ses bouquins.*) Ne laissons pas traîner ces gros livres; si elle les voyait, mon Dieu! (*Il ramasse les livres et va les enfermer dans le tiroir de sa table.*) Après

tout, ma destinée est faite, ce fatras n'y changera rien.... (*Fredonnant.*)

Au balcon de ma toute-belle
J'apporte les bouquets fleuris
Choisis par mon amour fidèle....

La Marquise, *entrant par le fond.*

— Tu n'es donc pas sorti avec Hornus?

Didier.

— Non, mère.

La Marquise.

— Pourquoi?

Didier.

— Je ne pouvais pas ce matin.... « J'espère, » comme disent les gens d'ici : j'espère, ce qui signifie : J'attends.

La Marquise.

— Qu'est-ce que tu attends?

Didier, *souriant.*

— Le bonheur, mère chérie.... Il est en retard; mais j'ai comme une idée qu'il viendra; aussi, tu vois, je l'attends.

La Marquise.

— Mais tu l'as, le bonheur, mon ami, si tu ne voulais pas trop demander à la vie.... Enfin! vois, regarde : fortune, santé, jeunesse, le monde ouvert devant toi.... (*Un temps.*) Pourquoi ne fais-tu pas un grand voyage avec Hornus?

Didier.

— Un voyage?

La Marquise.

— Le pauvre homme t'aime tant! Tu l'emmènerais où tu voudrais.... Quand je pense que depuis cinq mois, depuis Nice, il ne nous a pas quittés d'un jour.

Didier.

— Hé bien, et toi, si je voyage, que deviendras-tu?

La Marquise, *doux sourire.*

— Je ferai ce que tu fais ce matin, j'attendrai!

Didier, *tendrement.*

— Je ne veux pas, c'est trop énervant.... Non, non, ne me parle pas de voyage!

La Marquise.

— Alors remue-toi, chasse, monte à cheval, va voir tes vignerons.... Reprends ta vie.... Si tu savais comme tu me désoles, toujours enfermé ici, tout seul, à remâcher je ne sais quelles noires lectures.... (*Elle regarde autour d'elle, puis à voix basse.*) Un jour je les brûlerai, tes livres!

Didier, *souriant.*

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait? (*Il regarde la bibliothèque.*)

La Marquise.

— Ils m'ont fait?... Ils te font du mal.

Didier.

— Mes livres? Ils en sont bien incapables, regarde donc! je n'ai que des poètes et de la musique....

La Marquise.

— Oh! ce n'est pas ceux-là.

Didier.

— Je n'en ai pas d'autres....

La marquise.

— Si je cherchais !

Didier.

— Tu trouverais quelques vieux philosophes moroses.... Ne te tracasse donc pas, ma pauvre mère.

La Marquise, *lui prenant les mains.*

— Mais c'est toi, malheureux enfant, qui te tortures, qui te rends malade.

Didier.

— Malade?... (*Avec feu.*) Je ne le suis pas et n'ai pas envie de l'être, je te jure!

La Marquise.

— Pourtant, tu es allé à Montpellier, il n'y a pas huit jours, voir un médecin.

Didier, *riant.*

— Ah! ces mères! quelles bonnes agences de renseignements.... Hé bien, oui, je suis allé à Montpellier consulter le vieux Guimard, pour des névralgies qui m'empêchent de dormir.

La Marquise.

— Il t'a guéri?

Didier.

— Ma névralgie, radicalement.... (*Souriant.*) Mais je ne dors pas tout de même.

La Marquise, *après un temps.*

— Il a été médecin de marine, ce Guimard?

Didier, *l'air étonné.*

— Ah! je ne savais pas.

La Marquise.

— Il a navigué avec ton père..., il ne t'en a pas parlé?

Didier.

— Non.

La marquise, *nerveusement.*

— Du reste, il n'aurait pu que confirmer ce que je t'ai dit, après la révélation que t'a faite cet homme. C'est que tu avais déjà deux ans, lorsque ton père....

DIDIER.

— Mais je le sais bien, voyons.... Hornus et toi me l'avez dit et redit.... Laisse donc ces choses du passé, maman, elles sont trop tristes, trop cruelles.

LA MARQUISE.

— Mais alors, pourquoi?...

DIDIER, *l'interrompant.*

— Chut! Écoute....

LA MARQUISE.

— Quoi donc?

DIDIER. *se penchant à la fenêtre de droite et appelant dehors.*

— Eh! là-bas, quelqu'un!... Allez donc voir à la grille, il me semble qu'on a sonné.

LE DOMESTIQUE, *du dehors.*

— C'est ouvert, monsieur le marquis.

DIDIER. *joyeusement.*

— Ce doit être le facteur? (*Il s'élance vers le fond.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, SAUTECŒUR.

SAUTECŒUR, *l'air triste.*

— Non, monsieur Didier, c'est le garde.

DIDIER, *dépité.*

— Ah! bonjour.

SAUTECŒUR, *saluant.*

— Monsieur, madame, la *compagne.*

LA MARQUISE.

— Bonjour, Sautecœur.

DIDIER.

— Hé bien, comment ça marche-t-il là-bas?... Les chiens? les bois? le marais?

SAUTECŒUR.

— Dieu merci, les bêtes ne vont pas mal!... Elles envoient leurs bonnes caresses à monsieur et à madame.... Il n'y a que Miraclette qui continue à se languir, à se languir.... C'est vrai que M. le marquis n'est pas venu seulement tirer un coup de fusil depuis des mois

LA MARQUISE.

— N'est-ce pas, Sautecœur?... Dites-lui donc.

SAUTECŒUR.

— Ah! madame, rien qu'une battue dans le marais avec son maître, je suis sûr que la pauvre bête se retrouverait sur ses pattes.... Ou alors que M. le marquis me permette de la lui conduire de temps en temps, qu'elle le voie. Ça serait une vraie charité de chrétien.

DIDIER, *nerveux*.

— Non, non, pas de chiens ici ; surtout en ce moment.

LA MARQUISE.

— Tu es dur.

DIDIER, *vivement au garde*.

— C'est tout ce que tu as à me dire, mon vieux ?

SAUTECŒUR, *gêné, se grattant la tête*.

— Y a encore quelque chose.

DIDIER.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

SAUTECŒUR.

— Du grabuge.

DIDIER.

— On panneaute ? On te vole ton bois ?

SAUTECŒUR.

— Oh ! ça, pour sûr ; ils ne s'en privent pas.

DIDIER, *gaiement*.

— Alors, tu dresses des procès-verbaux, j'espère?

SAUTECŒUR.

— Ah! monsieur le marquis, j'en suis malade; chaque fois que je fais un verbal, j'ai envie de m'envoyer un coup de fusil.

DIDIER.

— Pourquoi?

SAUTECŒUR.

— Parce que.... (*Il hésite, puis avec violence.*) Parce que j'en ai assez de faire le gendarme, que j'ai le braconnage dans le sang, et que cette plaque que vous m'avez donnée, là, sur ma poitrine, où il y a écrit dessus « La Loi », me fait fumer la peau pire qu'un fer rouge.

DIDIER.

— Mais, malheureux, tu veux donc aller en prison, comme ton père, tes frères..., crever comme ton oncle Antoine au fond d'une mare, avec une chevrotine dans la tête?

SAUTECŒUR.

— Oui, vous avez raison. je me suis dit tout ça et puis le reste, mais qu'est-ce que vous voulez? J'ai essayé.... Je peux pas, je peux pas.

LA MARQUISE.

— Mais enfin, mon pauvre Sautecœur. quel plaisir peut-on trouver à cette vie errante, misérable?

SAUTECŒUR.

— Ah! madame, vous parlez de ce que vous ne connaissez pas.

LA MARQUISE, *souriant.*

— En effet.

SAUTECŒUR.

— Si vous saviez ce que c'est, une course de nuit dans les bois, voir luire un fusil qui vous cherche, se terrer, s'embûcher, aux aguets comme un lièvre, l'oreille en l'air et tout de suite sur ses pattes! (*Il fait avec les mains le double geste des oreilles et de pattes.*) Je vous en prie, monsieur le marquis, cherchez-vous un autre garde; moi

c'est fini, je me languis trop, j'en meurs. Je suis comme Miraclette.

DIDIER.

— Et ta femme? Qu'est-ce qu'elle en dit?

SAUTECŒUR.

— Ma femme?... C'est une Sautecœur, vous savez, la fille de l'oncle Antoine.... Eh ben, je l'ai prise de nuit dans la garenne, posant des collets avec nos deux garçons.... La femme et les fils du garde-chasse!... Croyez-vous que c'est dans le sang!

DIDIER.

— Alors, tu penses qu'il n'y a rien à faire?... Sérieusement, garde, la main sur la conscience.... sur ta plaque, pendant que tu la portes encore?

SAUTECŒUR.

— Sérieusement..., rien.

DIDIER, *amical et bon.*

— Hé bien, va-t'en, animal.... Rends tes insignes, braconne..., et ne te fais pas pincer.

SAUTECŒUR, *avec effusion.*

— Ah! merci.... (*Il lui baise les mains, puis saluant, tout joyeux.*) Monsieur, madame et la *compagne*.... (*Il sort.*)

DIDIER, *l'appelant.*

— Attends, attends, je vais avec toi.... Il faut que je fasse régler ton compte.... (*A la Marquise.*) En voilà, un héréditaire!... Et sans moyen de défense, livré comme la brute à tous les instints de sa race.... Crois-tu qu'il est touché, celui-là? (*Il sort par le fond, derrière le garde.*)

SCENE V

La Marquise, *seule.*

— Et toi, mon pauvre enfant, es tu assez frappé!... Toujours cette même idée en tête.... l'hérédité! et tout ce dont elle te menace.... Non..., non..., ce n'est pas possible, il faut tirer mon fils de là.... Si Hornus voulait, pourtant.... A nous deux, nous pourrions peut-être..., mais le moyen est si terrible, jamais il ne consentira.... Il ne croit pas assez au danger, il ne voit pas comme moi le vertige qui monte dans les yeux de mon pauvre petit.... Comment le

convaincre? Comment lui fournir la preuve?... (*Regardant autour d'elle.*) Si seulement je savais où Didier cache ses affreux livres!... Ses philosophes, comme il les appelle.... si je mettais la main dessus.... (*Regardant dans la bibliothèque.*) Alors Hornus me croirait.... et peut-être qu'il voudrait bien.... (*Fermant la bibliothèque.*) Non.... pas là.... (*Elle ouvre un autre meuble, nerveusement.*) Là non plus!... (*Elle le referme.*) Ah! dans sa table.... (*Elle vient à la table, essaye d'ouvrir le tiroir, n'y parvient pas, et s'acharne des deux mains, penchée, furtive, presque à genoux.*)

SCÈNE VI

LA MARQUISE, HORNUS.

HORNUS, *ouvrant brusquement la porte du fond et apercevant la Marquise derrière la table.*

— Oh! madame.... pardon.

LA MARQUISE.

— Hornus!

HORNUS.

— Je croyais que Didier était là.

La Marquise. *se relevant, un peu gênée.*

— Non, c'est moi, mon ami. Didier va revenir.

Hornus.

— Quel miracle qu'un temps pareil! Il vous met de la joie dans les veines.... Vous cherchez quelque chose?

La Marquise.

— Rien. .. rien.... Ah! mon cher Hornus, vous devriez bien me donner un peu de votre belle humeur.

Hornus.

— Mais, madame, je vous dirai comme à Didier tout à l'heure, sortez, espacez-vous. Il y en a, de la joie, dehors, on n'a qu'à se baisser pour en prendre. Tout est blanc sous vos amandiers. Le thym et la lavande embaument. Et une lumière!...

La Marquise.

— Mon enfant ne la voit pas, lui, cette lumière: il ne voit pas les amandiers en fleurs.... Alors qu'est-ce que vous voulez que cette splendeur me fasse?..

HORNUS.

— Il est donc aveugle maintenant, notre Didier?

LA MARQUISE.

— Aveugle et sourd!... Envoûté, fasciné, pris dans une idée fixe où il est en train de se débattre, comme cette mésange que j'ai vue une fois dans un des grands sapins de l'avenue tourbillonner de branche en branche, éperdue, les ailes battantes, avec un petit chant d'angoisse qui, à la fin, s'est changé en cri!...

HORNUS.

— Il y avait une couleuvre au pied de l'arbre?

LA MARQUISE.

— Oui.... L'oiseau fasciné, à bout de forces, a lâché brusquement de ses deux petites pattes, replié ses ailes inutiles et s'est laissé tomber, lourd et droit comme un fruit.... Vous allez voir.... C'est ce qui va arriver à mon enfant.

HORNUS.

— Comment? Vous pensez que le souvenir de son amour le hante, le fascine à ce point?

LA MARQUISE, *avec un beau sourire de mépris.*

— L'amour!... Allons donc! Il y a beau temps qu'il n'y pense plus.

HORNUS.

— Alors quoi?

LA MARQUISE.

— Quand je vous le disais.... Il ne faut pas que l'enfant sache, il ne faut pas qu'il se doute jamais.... Du jour où ce méchant homme lui a révélé le mal de son père....

HORNUS.

— Vous croyez que c'est cela?

LA MARQUISE.

— De ce jour, mon fils n'a plus été le même. Mais regardez-le vivre!... Pas une sortie, pas une distraction. Il se cache, tout l'ennuie, une parole à prononcer lui

pèse. Son cœur, qui était si tendre, se détache de tout, de ses chiens comme de sa mère.... Eh! oui, de sa mère, et de vous aussi, et de tout.

HORNUS.

— Mais pourquoi ne voulez-vous pas que ce soit le souvenir de Madeleine ?

LA MARQUISE, *impatientée.*

— Il n'y a plus de Madeleine. Je vous dis que c'est fini, cette affaire-là.

HORNUS.

— Fini! Fini! Voilà bien une jalousie de maman. Moi, je vois au contraire, dans tout ce que vous me signalez, les symptômes d'une passion tenace, d'une plante robuste, de durée, comme il peut en venir sur ce terrain-là.... Absorbé? je crois bien..., détaché de nous?... Puisqu'il ne pense qu'à elle.... Enfermé ici tout le temps?... Mais il n'y a pas un meuble, pas un objet qui ne lui parle d'elle, ici!...

LA MARQUISE.

— Non, non. Didier est bien trop fier. Dès qu'il a su qu'elle ne voulait plus de lui....

HORNUS.

— Certainement, il est fier; aussi, il renonce, et il souffre.... et il guérira. (*Avec intention.*) On guérit.

LA MARQUISE.

— Oui, si c'était le mal que vous dites..., si c'était l'amour, mais hélas! je suis tellement sûre.... (*S'approchant de la table.*) Venez ici; vous qui êtes fort, ouvrez ce tiroir, ouvrez-le, je n'ai pas pu.

HORNUS, *ouvrant le tiroir.*

— C'est dur!

LA MARQUISE, *sortant du tiroir les livres de médecine dont elle lit les titres à mesure.*

— "La Folie des enfants." — "L'Hérédité des maladies nerveuses." — (*Elle ouvre un livre.*) Et tenez! En voilà un que j'ouvre au passage marqué. (*Lisant.*) « Ainsi, le fils d'un fou semble destiné à la folie!... » (*Elle jette le livre.*) La folie! la folie! toujours la folie! En doutez-vous encore? Et si vous saviez combien d'autres preuves, les ques-

tions qu'il me fait sur son père, ses visites aux médecins.

HORNUS.

— Hé bien, tout ce que vous lui dites, tout ce qu'il apprend des médecins est fait pour le rassurer.

LA MARQUISE.

— Vous voyez bien que non, qu'il ne pense qu'à son père et à l'hérédité de l'horrible mal.

HORNUS.

— Hé bien, en admettant.... que craignez-vous ?

LA MARQUISE.

— Ce que j'ai toujours craint, toute ma vie, malgré vous ! Et ce que maintenant vous craignez vous-même, la.... (*Elle ne prononce pas le mot.*)

HORNUS.

— Oh ! ne dites pas cela, madame.

LA MARQUISE.

— Mais il faut bien que je le dise, puisque

cela est. (*Baissant la voix.*) Ah ! mon pauvre ami, je les connais ces silences, ces sombreurs.... cette apathie, cette indifférence pour tout. (*Plus bas encore.*) C'est comme ça que le père a commencé.... Et depuis deux jours, le mal augmente. Avez-vous remarqué, hier soir, ce matin, son agitation, ses brusqueries, ses mots sans suite?...

HORNUS, *perdant pied.*

— Mais, madame, il chantait ce matin ; je l'ai entendu.

LA MARQUISE.

— Oui, comme la mésange, avant le dernier cri.

HORNUS.

— Enfin.... Que faire?

LA MARQUISE.

— L'arracher de cette idée, à tout prix.

HORNUS.

— Et le moyen?

LA MARQUISE.

— Il y en a un. La pensée m'en est venue,

depuis longtemps déjà, et par lui, le pauvre enfant, sans qu'il s'en doute.

HORNUS.

— Par lui?

LA MARQUISE, *après un silence et un long regard craintif autour d'elle.*

— Supposez qu'il apprenne tout à coup..., qu'il n'est pas le fils de cet homme.

HORNUS.

— Comment?

LA MARQUISE.

— Alors plus d'hérédité, plus d'idée fixe.

HORNUS.

— Mais, madame....

LA MARQUISE.

— Il n'est pas l'enfant de cette folie....

(*Un temps.*)

HORNUS, *effrayé, bégayant presque.*

— Mais pour que Didier ne fût pas le fils du marquis d'Alein....

La Marquise.

— Hé bien, quoi? J'étais jeune, j'étais belle, le pauvre être n'existait plus....

Hornus.

— Oh!

La Marquise.

— Le roman ne serait pas si invraisemblable, en vérité.

Hornus.

— Je plaindrais l'homme qui le raconterait à votre fils, madame.... Et d'abord il ne le croirait pas.

La Marquise.

— Si, je sais quelqu'un qui peut tout lui dire, quelqu'un de qui il croira tout.

Hornus.

— Qui donc?

La Marquise.

— Vous.

Hornus.

— Jamais!... Jamais cet abominable mensonge....

LA MARQUISE.

— Si, Hornus, il le faut, il le faut... C'est le seul moyen de mettre sa pauvre tête en repos.

HORNUS.

— En repos!... Mais c'est lui créer une nouvelle torture. Vous enlevez à votre enfant l'orgueil de sa mère, et c'est vous!

LA MARQUISE.

— Oui, moi, pour l'arracher à la folie..., à la mort peut-être.

(*Un silence. Hornus fait quelques pas, puis revient vers la Marquise.*)

HORNUS, *bas, tremblant et comme avec une rage sourde.*

— Et quel est l'homme que vous avez honoré de cette faute imaginaire?... Quel nom devrai-je dire à votre fils, s'il me le demande?... Quelle preuve pourrai-je donner?

LA MARQUISE.

— De preuve, il n'y en a pas.

HORNUS.

— Est-ce un vivant? Est-ce un mort?

LA MARQUISE.

— Vivant! vivant!... Comme les preuves manquent et que l'enfant sera difficile à persuader, il faut que le père se nomme et qu'il avoue.

HORNUS.

— Mais qui consentira jamais?... Vous avez trouvé quelqu'un?

LA MARQUISE, *bas.*

— Oui!

(*Elle le regarde avec des yeux si parlants que le vieux fait un pas en arrière.*)

HORNUS, *ému aux larmes.*

— Oh! madame....

(*Il cache sa figure dans ses mains tremblantes.*)

LA MARQUISE.

— Allons, Hornus..., ceci n'est presque plus un mensonge.

HORNUS, *relevant le front.*

— Comment ?

LA MARQUISE.

— Avec ça que vous ne m'avez pas toujours aimée !

HORNUS, *fièrement.*

— Mais je ne vous l'ai jamais dit, à vous, ni à personne au monde.

LA MARQUISE.

— Vous n'aviez pas besoin de me le dire ; je le voyais bien.... Et c'est cet amour, que je sentais profond et noble, qui m'a fait vous confier mon fils avec tant de sécurité, certaine que cette passion sans espoir pour l'honnête femme que j'étais, vous la reporteriez en tendresse sur mon enfant.... Et je ne me suis pas trompée, Hornus.

HORNUS.

— Alors pourquoi voulez-vous que j'abîme, que je salisse ce que j'ai de beau, de pur dans mon existence, ce qui fait ma gloire, ma fierté ?

La Marquise.

— C'est la vie de mon enfant, de notre enfant, que je vous demande.... Je vous jure que cela seul peut le sauver.... Hornus..., mon ami.

Hornus, *suffoquant.*

— Non, madame, je ne pourrais pas.... Ces mots horribles m'étoufferaient au passage. Non, non, pas cela. C'est au-dessus de mes forces.

La Marquise.

— Eh bien, si c'est trop pénible pour vous, moi je parlerai.

Didier, *criant au dehors.*

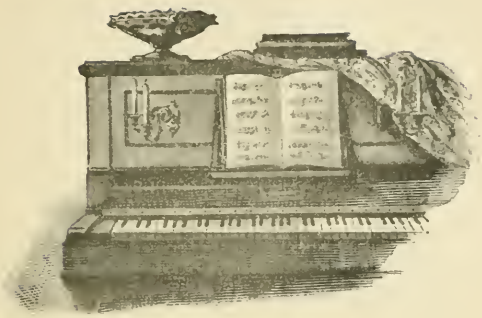
— La grille! ouvrez la grille toute grande!

La Marquise.

— Ah! le voilà! (*Elle ramasse et serre dans le tiroir les livres épars sur le divan.*) Je ne vous demande que de ne pas me démentir.

Hornus, *avec effort.*

— J'essaierai, madame.



SCÈNE VII

LES MÊMES, DIDIER.

(Il entre sans chapeau, les cheveux au vent, dans une agitation extraordinaire; sans prendre garde à sa mère ni à Hornus, il cherche autour de lui dans le salon, ouvre le piano, une partition sur le pupitre, prend dans la bibliothèque quelques jolis livres à reliure blanche qu'il pose sur une petite table, tout cela avec fièvre et nerfs.)

HORNUS.

— Eh! bon Dieu! qu'est-ce qu'il t'arrive donc?

DIDIER, *surpris, mais sans s'interrompre.*

— Tiens! Hornus.... Je ne te voyais pas.

LA MARQUISE.

— Mais qu'as-tu, mon enfant? Que fais-tu?

DIDIER.

— Laisse..., laisse..., je prépare.... Plus tard... je te dirai....

(*Regard d'épouvante de la mère à Hornus.*)

HORNUS, *à part.*

— C'est vrai qu'il est dans un état singulier.

LA MARQUISE. *arrêtant son fils par la main.*

— Didier! Didier! écoute....

DIDIER, *distrait.*

— Ma mère....

LA MARQUISE.

— Écoute-moi.... Regarde-moi, bien en face.

(*Elle le prend à pleins bras.*)

DIDIER, *souriant.*

— Eh bien, je te regarde.

LA MARQUISE.

— Ce que j'ai à te dire est si grave, si terrible pour ta mère, d'une telle importance pour toi! (*Mouvement de recul d'Hornus.*) N'est-ce pas, mon cher Hornus?

HORNUS, *très bas.*

— Oui, oui....

LA MARQUISE, à *Didier.*

— Tu te souviens qu'un jour, dans un moment de détresse, amené à douter de l'honneur, de l'intégrité du nom que tu portes, tu m'as questionnée sur la vie de ton père....

DIDIER.

— Je me souviens en effet.

LA MARQUISE.

— Depuis ce jour, mon enfant, j'ai comme un poids sur le cœur, un remords dont il faut que je me debarrasse.... De ton père, je n'avais rien à dire. Une vie sans tache, l'hon-

neur intact.... Mais pourquoi ton interrogatoire s'est-il arrêté là? Ta mère, il fallait me questionner sur ta mère.... La tare que tu cherchais était peut-être là.... *baissant la voix*) ta mère se serait avouée coupable.

DIDIER, *avec un cri et un bon rire.*

— Coupable, toi!... Et de quoi, pauvre chère maman? Voilà une chose qu'on ne me persuadera jamais.

HORNUS, *triomphant.*

Ah! j'en étais bien sûr qu'il ne voudrait pas vous croire.... Vous ne le connaissez donc pas, votre Didier?

DIDIER, *fermant la bouche à sa mère qui veut parler.*

— Tais-toi.... tais-toi. (*A Hornus.*) Mais enfin, que signifie?...

HORNUS.

Un mensonge, mon enfant, un mensonge héroïque qu'elle essayait de te faire pour t'enlever à l'idée fixe qui te harcèle, à cette peur du mal héréditaire....

DIDIER, *gaiement*.

— Mais, grâce à Dieu! je ne l'ai jamais eue, cette peur-là.... D'abord parce que j'ai la tête solide et les yeux bien en place. Je ne connais pas le vertige. Et puis, ces nouveaux catéchismes de la science moderne, je ne les accepte pas aveuglément.

HORNUS.

— Bien, mon petit.

DIDIER.

— Je pense avec toi, mon vieux maître, que pour lutter contre les puissances mauvaises du sang, de l'hérédité, l'homme porte une force morale et intérieure qui, s'il veut, peut l'affranchir de ces lois de fatalité.

HORNUS.

— Eh! parbleu! C'est ce qui nous différencie de la brute.

LA MARQUISE.

— Mais alors, mon enfant, pourquoi la vie que tu mènes, pourquoi ces lectures sinistres où tu t'abîmes, tes visites mystérieuses à ceux qui ont connu ton père?

DIDIER.

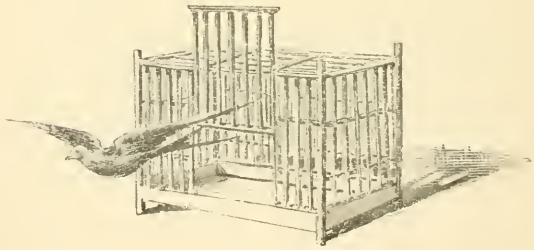
— Rien de plus simple. L'enquête dont on nous avait menacés, je l'ai faite, moi, et sérieusement.

LA MARQUISE.

— Tu vois!

DIDIER.

— Je devais la faire, cette enquête, ma mère.... Il me fallait la preuve, acquise maintenant et dûment certifiée, qu'il n'existait aucun danger, non pas pour moi, — j'étais bien tranquille, je te le répète, — mais pour le repos, la sécurité de celle qui, un jour, consentirait à être ma femme, et qui, à cette heure même.... *(Élevant la voix.)* Mère, je te disais ce matin que le bonheur était proche, que je l'espérais ... Tiens..., regarde!



SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADELEINE *au fond, montant le perron.*

LA MARQUISE.

— Madeleine !

DIDIER, *s'élançant vers la jeune fille.*

— Arrivez, arrivez, ma chérie.... la maison attend, tout est en place.... Chez nous.... vous voilà chez nous !

MADELEINE, *très émue, allant vers la marquise.*

— Voulez-vous me permettre de vous appeler encore maman ?

DIDIER, *à sa mère.*

— Embrasse-la, va! Si tu savais comme elle a été vaillante. (*La Marquise serre la jeune fille dans ses bras.*)

LA MARQUISE, *gaiement.*

— Oui, je l'embrasse.... mais qu'on me dise au moins ce qui s'est passé.

MADELEINE.

— Il s'est passé, mère chérie, qu'après lui avoir dit que je ne l'aimais plus, j'ai pleuré toute la nuit du chagrin que je lui avais fait. Je le voyais toujours devant moi comme à son entrée dans le cloître, si pâle, avec sa bouche qui tremblait. Pauvre ami! (*Se serrant contre Mme d'Alein.*) Ah! je vous en prie, mère, gardez-moi contre votre cœur. J'y serai mieux pour ce que je veux lui dire et qu'il faut que vous entendiez bien tous. (*Émue, mais la voix très ferme.*) Di-

dier, mon cher Didier, je n'aurai pas assez de toute une vie de dévouement, de tendresse, pour vous payer des peines cruelles que je vous ai causées; et comme vous là-bas, dans le soleil de Nice, à mon tour je voudrais crier à toute la terre que vous êtes mon mari, mon cher mari, que j'aime éperdument, de toute la force de mon âme. (*Elle se cache dans les bras de la Marquise, pendant que Didier se jette sur sa main et la couvre de baisers.*)

LA MARQUISE.

— Tout ça ne me dit pas pourquoi l'on s'est méfié de moi.... Méchants enfants! si longtemps vous cacher de votre mère....

MADELEINE.

— C'est moi qui l'ai voulu. Notre bonheur en dépendait. Songez que j'étais aux mains d'un méchant et d'un habile, à qui ma dot faisait décidément envie, qu'ayant la loi pour lui, il pouvait me retirer du couvent, m'emmener Dieu sait où, tendre à notre Didier quelque mauvais piège.... Voilà pourquoi j'ai tenu ma volonté secrète; et c'est seule-

ment ce matin que Mlle de Rémondy, majeure et maîtresse de ses actes, a signifié à M. le Conseiller, fort surpris, son prochain mariage avec le marquis Didier d'Alein. Vous me pardonnez, maman?

LA MARQUISE.

— Ah! chère fille!

DIDIER.

— Qu'en dis-tu, vieil Hornus?

HORNUS.

— L'obstacle, parbleu! le divin obstacle! La jeune fille est devenue une vraie femme....

LA MARQUISE.

— Oui, mais en attendant le mariage, qu'allons-nous en faire, de cette petite femme-là?

DIDIER.

— Comment?

LA MARQUISE.

— Dame! Je ne peux pas la garder ici....

MADELEINE, *souriant.*

— Oh! mais j'y ai songé.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA SŒUR TOURIÈRE.

LA TOURIÈRE, *droite sur le perron, robe bleue et cornette claire, avec un claquement de mains ecclésiastique.*

— Mademoiselle Madeleine.... Allons !

MADELEINE.

— Oui, ma sœur.... (*A la Marquise.*) Vous voyez, je suis encore au couvent jusqu'à mon mariage.

La Marquise, *riant, à Didier.*

— Ne te désole pas.... tu iras la voir.

Hornus.

— Et on ne l'y laissera pas longtemps!

TABLE DES MATIÈRES

Acte Premier 1

Acte II. 71

Acte III. 129

Acte IV. 189

PARIS. — IMPRIMERIE LAHURE.

PQ
2216
O3
1891

Daudet, Alphonse
L'obstacle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY